

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 89

MONTREAL, 2 JANVIER 1904

40 PAGES, 5c. le Numéro



SPORT D'HIVER

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION
Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'armée et la marine japonaises. — Le prix Nobel et le radium. — A Panama. — Nouvelle acadienne (avec gravure), par L. d'Ornano. — Petites notes scientifiques (avec gravures). — L'église de Borgund. L'imagier, conte pieux, par J. Lemaître. — Pour nos lectrices. — Page de Saint-Nicolas (avec gravures). — Histoires de rire. (dessins humoristiques). — Récréation en famille. — Concours du mois de janvier. — La fête des rois, par Châteaubriand. — Poésie: Rêves gris, par Edmond Haraucourt. — Le conte des rois mages, par André Theriet. — Poésie: Acrostiche. — Variétés illustrées.

FEUILLETONS. — Madame Thérèse, par Erckmann-Chatrian. — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Lettre d'amour, polka pour piano, par C. M. Zeirher. — Pièce pour harmonium, par M. Letocart. — Chant: Souffrances, musique de Richard Wagner.

GRAVURES. — Sport d'hiver. — Types de l'armée japonaise — Officiers et leurs "betto" (ordonnances). — M. et Mme Curie dans leur laboratoire. — Le drapeau de la nouvelle république de Panama. — L'église de Borgund. — Beaux-arts: Le roi boit. — Trois élégantes toilettes. — Illustrations scientifiques et autres.

ENTRE-NOUS

Voici que le nouvel an est passé, que 1904 a commencé sa course depuis plusieurs jours, et je ne vous ai pas encore fait mes souhaits habituels.

Ne m'en veuillez pas trop de ce retard; la faute en est à l'impression de l'"Album Universel", qui se fait forcément un peu d'avance pour arriver à temps à se lecteurs, et j'ai cru avoir le temps de remplir mon agréable devoir envers eux quand... il n'était plus temps.

J'espère que votre indulgence sera proportionnée à la profondeur insondable de mes remords et que vous me donnerez l'absolution.

Et puis, mieux vaut tard que jamais.

Je voudrais, à défaut de choses nouvelles à vous souhaiter, trouver au moins une forme nouvelle dans l'expression de mes vœux, mais cela m'est impossible, le sujet a été tellement tourné, retourné, fouillé, manié et remanié, qu'il faut fatalement retomber dans la banalité.

Je vous souhaite donc:

D'avoir toujours besoin du boucher et du boulanger et jamais du médecin. C'est un signe de bonne santé, dit-on, et je le crois.

De ne pas être dans la nécessité de porter de crêpe et, par conséquent, de ne pas verser de larmes, et de conserver tous ceux que vous aimez.

D'avoir assez d'argent, pas trop, pour vivre modestement à l'aise et faire du bien autour de vous.

C'est tout; mais si ces trois souhaits sont

exaucés, vous passerez une bonne et heureuse année.

◆◆◆ Quand on parle de Noël, il est généralement admis que nulle part on ne célèbre cette fête comme en Angleterre et surtout à Londres, et nous nous figurons que là, l'anniversaire de la naissance du Sauveur est un jour de joie pendant lequel riches et gens aisés s'amusent pour s'amuser et rire franchement et sans gêne.

Il paraît qu'il faut en rabattre, si l'on s'en rapporte aux dépêches concernant le dernier Noël.

Le 25 décembre a été, "comme toujours", paraît-il, le jour le plus triste et le plus lugubre de l'année. La température était atroce et un froid pénétrant et humide glaçait Londres. Les grands hôtels semblaient vides, et tous ceux qui pouvaient le faire avaient quitté la grande ville, les uns pour aller à la campagne, les autres pour se rendre à Paris pendant la saison des fêtes. Tout était fermé comme le dimanche, et nombre de restaurants avaient clos leurs portes, au grand ennui de beaucoup de personnes, qui ne savaient où aller manger. Le seul signe de vie au dehors consistait dans la promenade de quelques membres de clubs de l'Est, qui, juchés sur le haut des omnibus, hurlaient à tue-tête des refrains quelconques.

Le gui a été en grande demande, mais la vogue du houx semble avoir considérablement baissé.

Ce qu'il y a de plus curieux dans tout cela, c'est de constater que la vie semble se concentrer de plus en plus à Paris, dans ce Paris tant décrié par certains esprits chagrins, mais où tous les étrangers affluent quand même, pour se détendre les nerfs et puiser de nouvelles forces pour continuer la lutte pour l'existence.

La vie à Paris n'est, en effet, ni énervante, ni fiévreuse, comme à Londres, et bien qu'on y travaille beaucoup, chacun fait sa tâche avec une gaieté et un entrain que jamais nos chers voisins ne pourront imiter, mais dont ils reconnaissent les bons résultats au point de vue physique et moral.

◆◆◆ Les avantages qu'offre Paris au travail intellectuel sont en effet indéniables, et c'est avec plaisir que j'ai lu dernièrement, à ce sujet, une correspondance d'un jeune homme de Toronto, qui y fait en ce moment des études très sérieuses.

M. W.-A.-R. Kerr, M. A., de l'Université de Toronto, a suivi et suit encore les cours et conférences du Collège de France, de l'Université de Paris et de l'École des hautes études, et en reconnaît la supériorité. Il admire la haute compétence des professeurs de ces institutions et le travail de leurs élèves, et dit même que nulle part il n'a vu d'étudiants plus travailleurs et aimant plus l'étude.

Les réflexions de M. Kerr sont justes et auront, il faut l'espérer, pour résultat de rectifier l'idée qu'ont beaucoup trop de gens qui se figurent que les étudiants mènent tous une vie de polichinelle et ne travaillent pas.

M. Kerr a été émerveillé aussi des facilités qu'offrent les bibliothèques publiques à tous ceux qui veulent travailler sérieusement, et ne se lasse pas de vanter la Bibliothèque Nationale, avec ses trois millions de volumes et ses manuscrits si précieux.

Il est étonnant, dit-il, de ne pas voir plus de Canadiens profiter des avantages que leur offre Paris.

Ceci est parfaitement vrai, et ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que, dans la province de Québec, on n'ait pas encore voté de bourse pour envoyer un Canadien ou deux, à Paris, pour y suivre un cours de littérature française.

La subvention accordée à une compagnie pour la construction "d'un mille" de chemin de fer, d'un seul mille, d'un vulgaire mille, suffirait à couvrir les dépenses d'un étudiant pendant trois ans!

◆◆◆ Le sort semble vouloir que je vous par-

le beaucoup des Anglais, aujourd'hui, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que ceux dont je m'occupe sont de braves gens qui font honneur à leur race.

Vous savez qu'en Angleterre, l'esprit et la solidarité de famille ne ressemblent nullement à ce qu'ils sont en France. Chez nous, le prestige, la réputation et même l'état social d'une famille sont pour ainsi dire collectifs, et ce qui touche l'un de ses membres est ressenti par tous les autres. De l'autre côté du détroit on ne juge pas les choses de la même manière, et chacun se tire d'affaire comme il le peut. Les aventures de Lord Lyveden en sont une preuve.

Le noble pair actuel était le fils d'un modeste révérend pasteur de campagne, tout à fait sans fortune, bien que son frère fut Lord Lyveden, second du nom, mais celui-ci, tout entier à sa haute position sociale et aux devoirs qu'elle lui imposait, faisait autant de cas de son neveu qu'un poisson d'une pomme.

Ces choses-là se voient souvent au pays des majorats, où toute la fortune revient aux aînés, et où, comme autrefois en France, les cadets de famille doivent se faire une carrière et se débrouiller comme ils le peuvent.

Courtney-Percy-Vernon, c'est ainsi que se nommait alors mon héros, n'avait donc pas de titre nobiliaire et était tout simplement un monsieur comme vous et moi.

Ses études terminées, il fallait songer à se créer une position, et, ayant été superbement blackboulé aux examens d'admission à l'école militaire, il prit son parti en brave et s'engagea comme simple soldat dans l'artillerie, et je le félicite d'avoir choisi cette arme, car j'ai fait la même chose moi-même, sans avoir le moindre espoir de devenir un jour duc et pair.

Percy Vernon n'y songeait guère non plus alors. "Je mis, dit-il, ma fierté dans ma poche et je vécus de la vie de Tommy, que j'appris à connaître et dont j'appris à apprécier les qualités d'esprit et de cœur". Mais le jeune artilleur était né avec le goût de changer souvent d'idée "fixe", et, après huit mois de manoeuvre du canon, nous le retrouvons figurant, puis utilité et enfin, doublement de premier rôle au théâtre de Haymarket de Londres. Il avait mis deux ans à arriver à cette haute position.

Tout à coup, il se fatigue de la vie de théâtre et part pour l'Amérique.

◆◆◆ L'Amérique! terre promise, Eldorado rêvé, espoir des chasseurs de fortune du vieux monde!

Débarqué à New-York, très léger d'argent, il servit quelque temps comme garçon de salle dans un restaurant, étudiant l'humanité et empochant les pourboires avec très peu de fierté et beaucoup de gratitude, puis le voilà qui se transporte dans la Caroline du Nord, où il tente la fortune en faisant du jardinage.

Au bout de quelque temps, l'amour du changement lui fait jeter la bêche et le râteau aux orties, pour devenir maître d'hôtel à bord d'un navire faisant la navette entre la Caroline et New-York. Il y reste quelque temps, s'y trouve heureux, quand la rage de remonter sur les planches le reprend. Il fait partie pendant plusieurs mois d'une troupe ambulante qui parcourt les Etats-Unis, et, un beau matin, s'embarque pour retourner en Angleterre, où il continue pendant un an la vie d'acteur. Il y a même du succès dans "Diplomacy".

Un soir, il réfléchit, il revoit son passé et constate avec stupéfaction qu'il y a dix ans qu'il erre de par le monde, et se dit qu'il doit être temps de mettre fin à ses pérégrinations. Il épouse la fille d'un officier et se remet au jardinage. Il travaille ferme et est heureux; il a même la gloire de produire une nouvelle variété de tomate qui a du succès, et qu'il baptise de ses initiales: "P. V."

La fortune ne lui fait pas encore les yeux doux, malgré tous ses efforts, et il est forcé d'accepter une place de troisième maître d'hôtel, sur un navire faisant le service de l'Amérique du Sud, où il arrive pour attraper la fièvre

jaune et rester longtemps entre la vie et la mort.

La maladie n'ayant pu tuer ce brave garçon, il revient en Angleterre, où il sert à bord d'un navire allant de Barlow à l'Île de Man. La position rapportait une somme respectable de pourboires, il fit des économies, devint bientôt fournisseur de vivres d'une grande compagnie de navigation, et c'est dans cette dernière position qu'il apprit que son oncle venait de rendre son âme à Dieu, et que lui était, de par ce décès, Baron de Lyveden, pair d'Angleterre et propriétaire d'un magnifique château entouré de plusieurs milliers d'arpents de terre de bon rapport.

Le noble Lord est aujourd'hui un grand bel homme de quarante-six ans, bien bâti, bien portant, à la figure ouverte et un peu hâlée par l'embrun, très simple de manières, la main toujours tendue à ses vieux amis, et aussi peu fier que quand il n'était que "Percy-Vernon".

Eh bien! vrai, quoique j'ai peu de goût pour les barons et les pairs, je suis heureux de voir ce brave garçon arrivé enfin au port de repos.

Pourvu qu'il n'aille pas encore changer d'idée fixe!

◆◆ On m'a dit que certaines gens ont trouvé que j'avais été un peu dur pour Québec dans ma dernière causerie. Les opinions sont libres, mais j'ai été approuvé par tant de personnes de goût que je me console facilement de n'avoir pas su plaire à tout le monde en disant la vérité.

Je la dis encore en disant aux Montréalais que les Québécois viennent de leur donner un exemple qu'ils devraient bien suivre à Noël prochain.

Les voyageurs de commerce de la vieille capitale ont eu l'heureuse idée de parcourir les rues de la ville, en chantant la Guignolée, et en faisant la quête pour les pauvres.

La tournée a eu un magnifique succès et a rapporté en dons, en nature et en argent, une valeur qui représente plusieurs milliers de piastres. Le tout a été partagé entre les institutions de bienfaisance.

Bravo! messieurs les voyageurs, et j'espère que vous serez aussi heureux dans vos tournées commerciales. Vous le méritez.

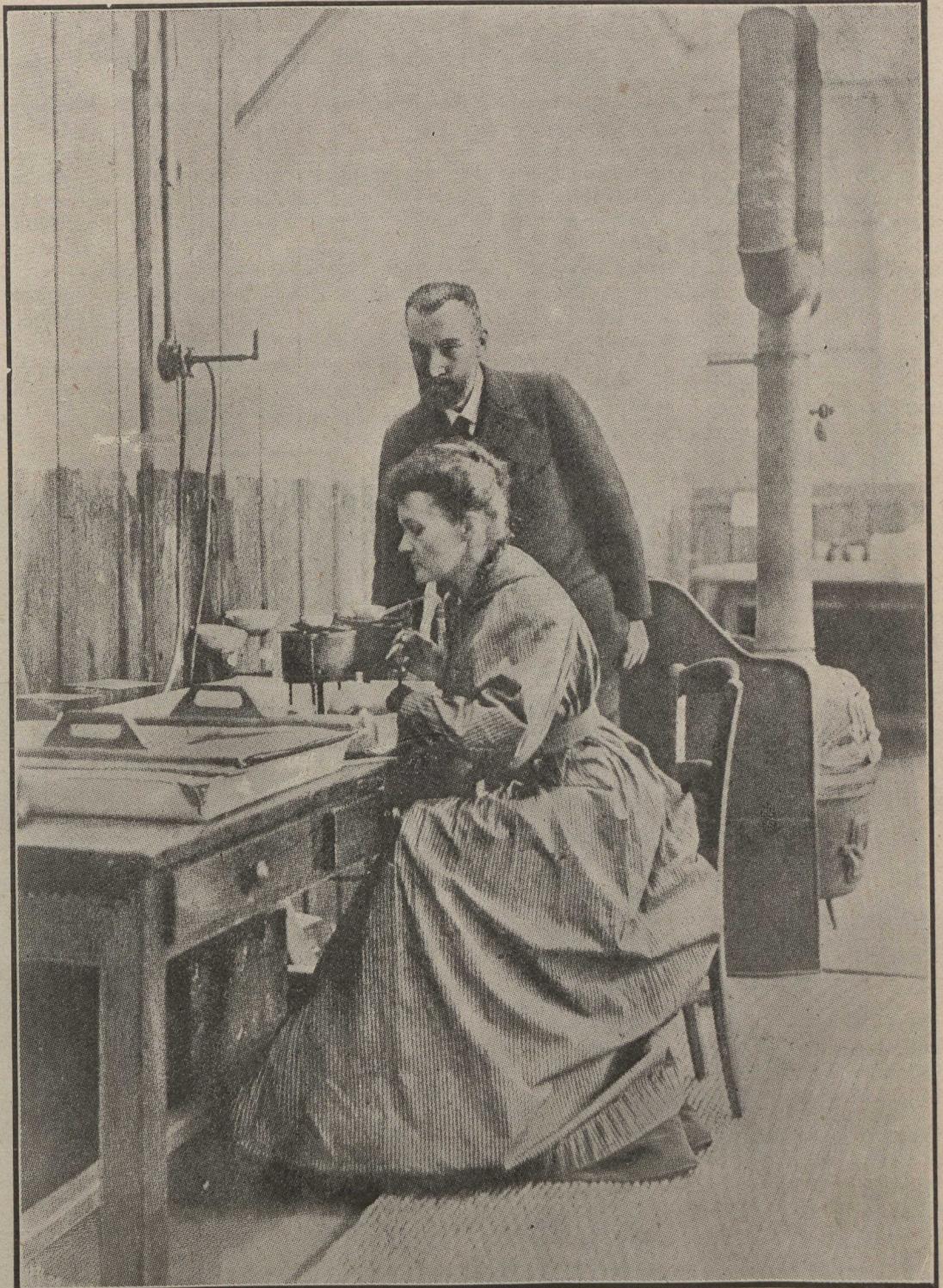
LEON LEDIEU.

La fête des Rois

Les coeurs simples ne se rappellent pas sans attendrissement ces heures d'épanchement où les familles se rassemblaient autour des gâteaux qui retraçaient les présents des Mages. L'aïeul, retiré le reste de l'année au fond de son appartement, reparaisait dans ce jour comme la divinité du foyer paternel. Ses petits-enfants, qui, depuis longtemps ne rêvaient que la fête attendue, entouraient ses genoux et le rajeunissaient de leur jeunesse. Les fronts respiraient la gaieté; les coeurs étaient épanouis; la salle du festin était décorée et chacun prenait un vêtement nouveau; au choc des verres, aux éclats de la joie, on tirait les royautés éphémères; on passait un sceptre qui ne pesait point aux mains du monarque. Souvent une fraude, qui redoublait l'allégresse des sujets, et n'excitait que les plaintes de la souveraine, élevait au trône la fille du lieu et le fils du voisin, nouvellement arrivé de l'armée. Les jeunes gens rougissaient, embarrassés qu'ils étaient de leur couronne; les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Le curé, présent à la fête, recevait, pour la distribuer avec d'autres secours, cette première part appelée part des pauvres.

CHATEAUBRIAND.

Dans les lettres comme dans l'armée, bien des gens n'arrivent qu'à l'ancienneté. — MAXIME DU CAMP.



M. et Mme PIERRE CURIE dans leur laboratoire.

LAURÉATS FRANÇAIS DU PRIX NOBEL

Il y a à peine un mois, l'Académie de Stockholm, réunie en séance solennelle, a partagé le prix Nobel de 1903, pour les sciences chimiques, entre M. et Mme Pierre Curie, d'une part, et M. Henri Becquerel, de l'autre.

Il y a environ deux ans et demi, on annonçait que M. et Mme Curie venaient de découvrir et d'étudier de nouveaux métaux tels que le radium, doués de propriétés véritablement extraordinaires. Les recherches scientifiques qu'ils ont poursuivies à ce sujet leur ont valu d'être, à diverses reprises, lauréats de l'Institut de France, et il y a quelques jours encore, ils recevaient la médaille Davy, l'une des plus hautes récompenses de la Société royale de Londres. Les travaux de M. et Mme Curie ont pour base et pour point de départ l'étude des radiations nouvelles découvertes, en 1896, par M. Henri Becquerel, et l'on applaudira unanimement à la décision de l'Académie suédoise qui a réuni les noms de ces trois savants dans l'attribution du même prix.

M. Henri Becquerel, de l'Institut, ancien élève de l'École polytechnique et professeur au Muséum d'histoire naturelle, est le petit-fils de l'illustre physicien.

M. Pierre Curie est chargé de cours à la Sor-

bonne et professeur à l'École municipale de physique et de chimie. Quant à Mme Sklodowska Curie, d'origine polonaise, elle est docteur ès sciences et professeur à l'École normale de Sèvres. Collaboratrice dévouée de son mari, elle a associé son nom à la plupart de leurs découvertes. Nous donnons ici les portraits de M. et Mme Curie, dans leur laboratoire.

Qu'est-ce donc que ces radiations nouvelles et ces propriétés étranges du radium dont l'étude a été jugée digne de si hautes récompenses et dont sir William Crookes a pu dire qu'"il n'y a certainement pas dans les temps modernes de découvertes dont les conséquences s'étendent aussi loin"?

En 1896 M. Henri Becquerel découvrit qu'un certain métal, l'uranium, et ses composés émettent spontanément et sans l'intermédiaire d'aucune action extérieure, des radiations analogues aux rayons de Roentgen. D'autres substances, comme le thorium, jouissent des mêmes propriétés. On a appelé "rayons de Becquerel" les rayons dégagés ainsi par certains corps, et substances "radio-actives" les corps susceptibles de les émettre.

M. et Mme Curie, en collaboration avec MM. Bémont et Debierne, ont découvert des substances radio-actives nouvelles: le "polonium" (ainsi nommé par Mme Curie en souvenir de

son pays d'origine), le "radium" et l'"actinium", dont les radiations sont un million de fois plus intenses que celles de l'uranium et du thorium. On a pu, avec des substances aussi actives et principalement avec le radium, étudier des phénomènes qui n'avaient été qu'entre-vus jusqu'ici.

Ces phénomènes sont des plus extraordinaires: la radio-activité se manifeste par une énergie mystérieuse qui paraît contredire les grands principes qui sont la base de la science contemporaine.

Les rayons émanant du radium, par exemple, jouissent de propriétés analogues à celles des rayons X; mais, tandis que ceux-ci sont développés dans le milieu gazeux extrêmement raréfié de l'ampoule de Crookes, par l'action extérieure d'un courant électrique, et cessent de se manifester quand on supprime le courant, les moindres parcelles de radium et des substances analogues constituent un foyer d'énergie toujours en activité sans que rien vienne extérieurement l'alimenter.

L'expression de "métaux qui vivent" a pu ainsi être très justement appliquée à ces corps, et les propriétés vraiment troublantes dont ils jouissent viennent renverser les idées qui avaient cours jusqu'à présent sur la complète inertie de la matière.

Pour expliquer ces phénomènes, on a émis plusieurs hypothèses. L'une des plus simples, due à M. Curie, consiste à supposer qu'il existe dans l'espace des rayonnements encore inconnus et inaccessibles à nos sens. Le radium serait capable d'absorber l'énergie de ces rayons et de la transformer en énergie radio-active.

REVES GRIS

Viens dans le mystère ému des longs soirs,
Dans l'air gris des soirs douteux et sereins,
Des soirs où les bois font des reposoirs
Pour les grands amours et les grands chagrins...

Tes yeux sont plus froids quand le ciel est pâle.
Oh! que les reflets du fleuve sont tristes!
On dirait un lac de nacre et d'opale
Où le ciel répand des fleurs d'améthystes.

Il pleut sur les monts des bleuets fanés,
De lentes vapeurs traînent sur les monts;
Les prés sont fauchés, les blés sont glanés;
Pourquoi souffrons-nous, nous qui nous ai-
[mons ?

Sur le profil mou des toits et des arbres,
La lune qui naît verse de la cendre,
Et les champs carrés ressemblent aux marbres
D'un grand cimetière où tu vas descendre...

Aimes-tu la nuit, la mort, le sommeil?
Aimes-tu l'oubli plus que les baisers?
J'en sais qui n'ont plus l'effroi du réveil!
Viens dormir au fond des bois apaisés.

EDMOND HARAUCOURT.

A PANAMA

Ce qui vient de se passer à Panama n'est pas banal.

Les Américains des Etats-Unis, désireux de faire le canal, se trouvaient en face de la Colombie, laquelle, persuadée de tenir le bon bout, entendait faire payer son adhésion le plus cher possible et, dans ce but, lanternait, élevait des objections, rompaît les négociations, les reprenait, voulait bien traiter, ne voulait plus, jouant au plus fin, espérant lasser la patience de la partie adverse et l'amener ainsi à ses fins.

Et les choses duraient de cette façon depuis un an environ, avec la probabilité de durer longtemps encore.

La révolution qui vient de fonder une nouvelle République, actuellement reconnue par toutes les grandes puissances, a mis fin au règne de l'indécision dans l'isthme. Nous représentons ici la foule arborant au pied de la statue de Colomb, le drapeau de la nouvelle république de Panama.

A Mlle BERNADETTE G...

Blonde comme les blés dont l'aspect d'or me
[grise,
Elle est remplie comme eux d'un charme séduc-
[teur.

Rien n'altère son front ni son rire enchanteur,
Ni sa voix qui ressemble aux souffles de la brise.
Ainsi qu'un nénuphar se reflétant sur l'onde
Du clair ruisseau chanteur au soleil se chauff-
[fant,

Elle reflète aussi sur son galbe d'enfant
Tous les puissants attraits de sa douceur pro-
[fonde,
Ton destin, Bernadette, est doux et triomphant,
Et m'a rendu jaloux de ta gaie tête blonde.

ALPH.

Montréal, 25 décembre 1903.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

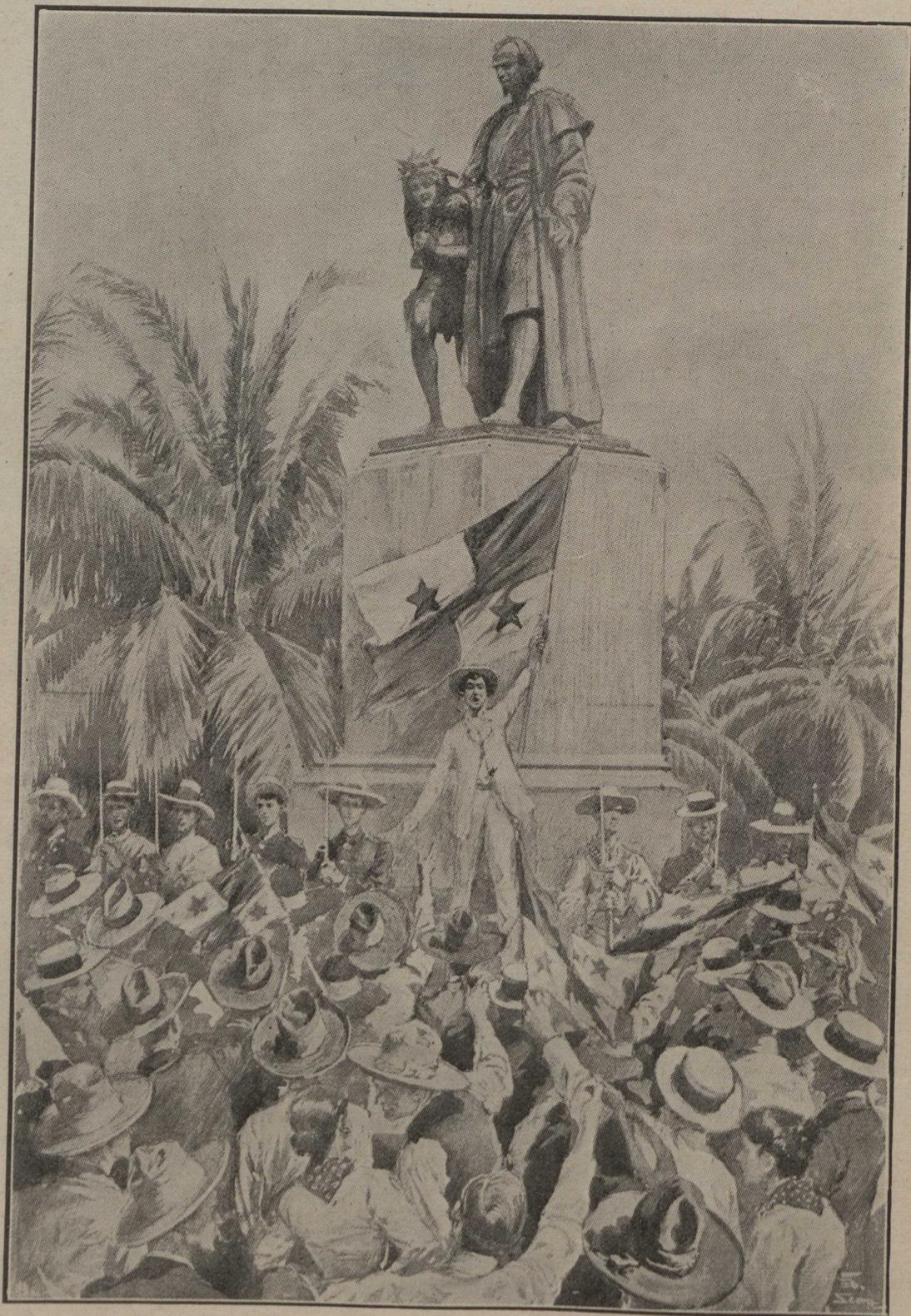
—On demande parfois si les dames appartenant au "grand monde" fument la cigarette. Il faut reconnaître la vérité; cette habitude est admise pour les femmes, même dans les milieux

suprêmes, puisque quelques souveraines fument: la reine Christine d'Espagne, la reine douairière d'Italie, l'impératrice douairière de Russie.

Quelle que soit la qualité des fumeuses, on peut dire que l'usage du tabac est anti-féminin, même dans la plus stricte intimité, même dans la solitude. La femme doit chercher à plaire; c'est une de ses fonctions sociales. Or, l'odeur du tabac compromet fort désagréablement le parfum de l'iris. La cigarette jaunit les doigts, brûle les lèvres, qui, de ce fait, deviennent rugueuses. L'haleine est moins pure; à pousser la fumée, la bouche se déforme; les yeux perdent leur brillant...

Eh bien! tout simplement, au nom du savoir-vivre et de la féminité, condamnons la cigarette pour le petit sexe... comme disait Barbey d'Aurevilly, non sans impertinence, n'est-ce pas ?

—Pour dîner en ville, le vêtement dépend du degré l'intimité de l'invité avec l'amphitryon, des habitudes de celui-ci, des gens qu'on rencontrera chez lui. Il est donc bien difficile, sans rien savoir de tout cela, de décider, pour un lecteur, s'il doit se présenter en habit, redingote ou jaquette.



LA REVOLUTION DE PANAMA — Manifestation devant la statue de Christophe Colomb, à Colon.

LES DEUX TRÉSORS

(Suite et fin)

III

Les Acadiens venaient de rentrer leur récolte, et vivaient dans une quiétude parfaite. Le Coude comptait une cinquantaine de feux. Un dimanche matin, arriva dans le dit village un courrier dépêché par le gouverneur de Port-Royal. Quoique harassé par la course qu'il venait de faire, le cavalier, qui avait failli être capturé par les indiens Micmacs, alors en révolte contre notre peuple, dit: que les Anglais se répandaient en nombre considérable dans la péninsule acadienne. Que de nombreuses escarmouches avaient eu lieu, à la suite desquelles plusieurs fermes avaient été incendiées. En somme, le désarroi le plus complet régnait dans la colonie et les nouvelles faisaient défaut.

Monsieur le curé, — ajouta l'envoyé, — devrait aviser et faire mettre en lieu sûr les biens-meubles de l'église, si précieux à divers titres.

Ma grand'mère, "les enfants sont curieux", ne perdit pas, en cette occasion, un seul des mots prononcés à la porte de l'église, par l'émissaire du gouverneur de la province. Elle sut que le trésor de guerre, des troupes de Sa Majesté Louis XV, arriverait au presbytère du Coude le lendemain.

Trois millions en or monnayé, destinés à payer la petite armée acadienne, devaient ne pas tomber aux mains de l'ennemi, et être enfouis secrètement; si les porteurs, qui se dirigeaient sur Québec, étaient poursuivis de trop près par les soldats de George II d'Angleterre.

En effet, le lendemain de ce jour néfaste, arrivèrent sur les bords de la "Petit-Codiak", dix-huit gardes-français commandés par le chevalier de Serny, gentilhomme aussi courageux que plein de ressources malgré sa jeunesse. Le poids de l'or que portaient ses hommes les avait retardés, et, ils avaient maintes fois risqué leur vie, depuis leur départ de Port-Royal. L'ennemi les suivait à une demi-journée de marche. Le brave curé du Coude, le révérend Messire Arnaud, les principaux fermiers ses paroissiens, et le chevalier de Serny, tinrent conseil. Il fut décidé que le trésor, les ornements de l'église, les vases sacrés et les cloches, seraient immédiatement enterrés sous bois. On se mit à l'œuvre sans retard.

Les soldats français chargés de ce butin précieux, se dirigèrent ensuite vers une pinède. La route qui mène actuellement à Shédiac, en suit l'orée sur une longueur de plusieurs milles. Le chevalier avait pris le commandement de la petite colonne, qui escortait plusieurs charrettes toutes pleines.

Seuls quelques enfants la suivaient à distance, parmi lesquels se trouvaient ma grand'

mère et son frère, Calixte, qui était déjà presque un homme!

Le jour commençait à baisser, et la besogne des militaires touchait à sa fin, quand soudain, une fusillade éclata dans la forêt. Les gardes-français venaient d'être attaqués par les indiens.

Timides spectateurs de cette lutte sans merci, les enfants s'enfuirent vers le village, et le combat continua.

Très probablement, sans un acte fortuit qui se produisit alors, on n'aurait jamais pu retrouver l'endroit exact où gissent les richesses dont je parle. Heureusement, Calixte, avant de s'enfuir, avait fiché vigoureusement une hache dans la bifurcation des branches d'un sapin; poussé au bord de la rivière, à une centaine de pieds au sud de la fosse creusée.

A cette époque troublée de notre histoire, —

quelques milles du village d'Anagance. On prétend, toutefois, qu'un des gardes-français pût s'enfuir de la mêlée sanglante à laquelle il prit part; qu'il gagna la Nouvelle-Angleterre, et fut l'auteur du manuscrit sur parchemin, qu'ont entre les mains les gens de l'île aux Corbeaux.

En tous cas, à la suite des engagements qu'il eût à soutenir, le malheureux fugitif dût perdre la faculté de juger les choses avec précision; car les renseignements qu'il a laissés au sujet du trésor sont loin d'être précis.

Bien des années se passèrent. Peu à peu, les Acadiens revenaient sous le ciel qui avait vu naître leurs ancêtres. Quand j'étais tout gamin, notre famille revint ici. Nous y étions à peine depuis une quinzaine de jours, que ma grand'mère Marion tomba malade. Ce fut alors, qu'à son lit de mort, à un âge très avancé, elle me raconta ces faits et parla de la hache de Calixte.

Souvent, mes enfants, j'ai depuis ces temps lointains, cherché à retrouver le trésor, dont notre peuple avait oublié l'existence! Voici comment je l'ai découvert:

Je venais de tirer une perdrix noire, une perdrix de sapins, comme nous disons; cette espèce perchait sur ces arbres. Comme j'allais ramasser mon gibier, à ma grande joie je vis une hache au manche vermoulu; dont le métal disparaissait presque en entier, sous l'écorce d'un énorme sapin, où elle a été fixée il y a environ cent cinquante ans!

Nul doute n'était possible, je me trouvais en présence de l'outil ayant appartenu à Calixte. Effectivement, une demi-heure après, j'avais la certitude de fouler le sol qui recouvre le trésor de nos aïeux. Trésor que nous apporterons ici, par une nuit propice, si telle est la volonté de Dieu!

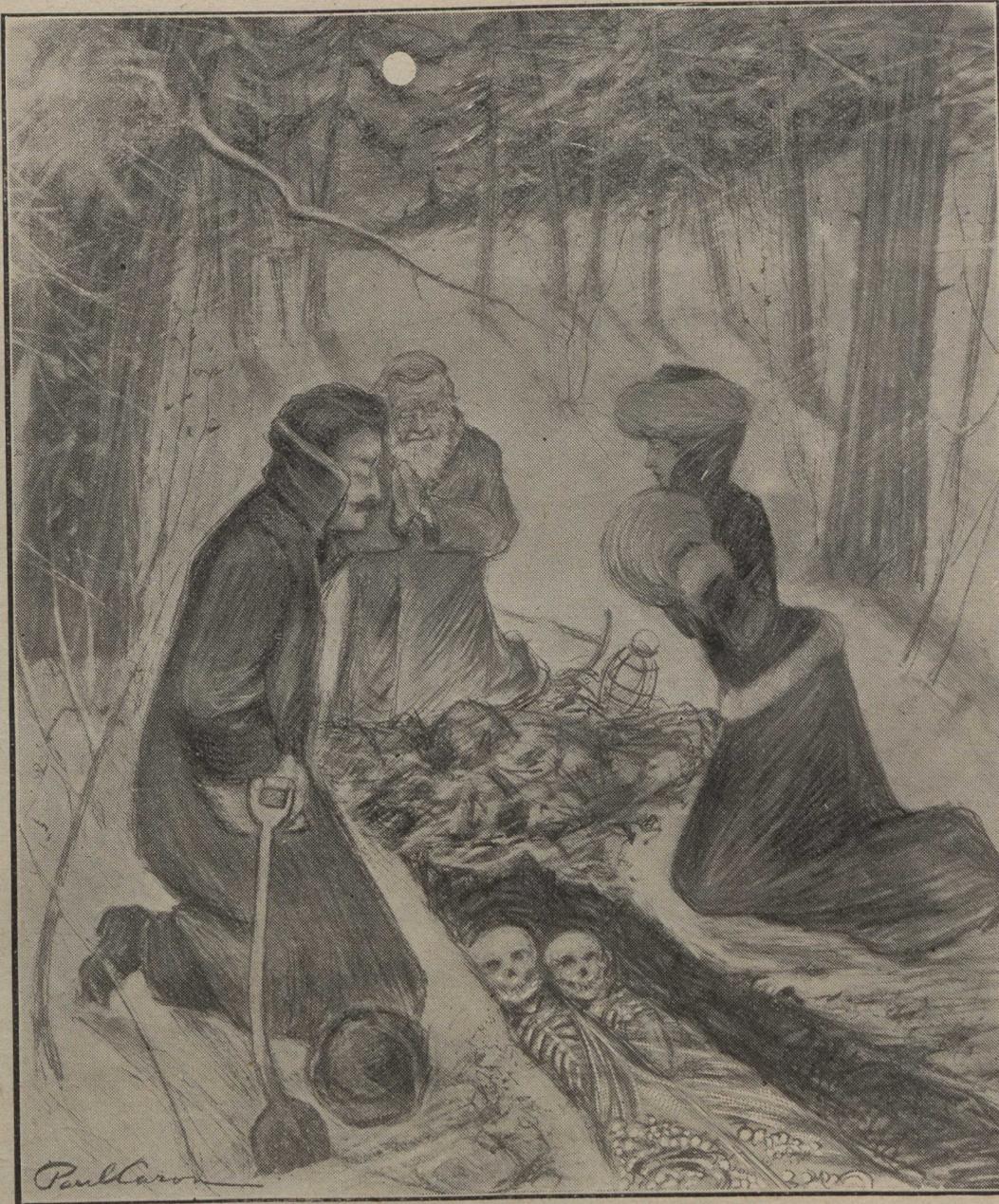
IV

Il n'y avait pas une semaine que j'avais écouté, avec le plus grand intérêt, le récit qui précède. C'était le soir de Noël. La lune à son plein brillait dans un ciel pur. Après la messe de minuit, suivie

dans le plus grand recueillement par la population acadienne à la foi inébranlable; en traîneau je reconduisais chez eux ma fiancée et son père.

Jamais je n'oublierai la sensation de bonheur calme et incommensurable que je ressentis durant le trajet qui sépare Moncton du village où habitait la belle de mes pensées. La vivacité de l'air n'avait nulle prise sur mon cœur passionné et plein d'espérance. Pourtant, des événements peu communs se préparaient, qui devaient jouer un rôle capital dans mon existence!

Nous étions arrivés à Fox-Creek depuis un certain temps; Eva faisait les honneurs de chez elle, avec cette grâce naturelle qui lui était propre, et allait à ravir à sa beauté. J'allais retourner en ville, lorsque, par un caprice auquel nous ne nous attendions pas, le père Cor-



ajouta le père Cormier en rallumant sa pipe, — on eût assez de peine à défendre sa vie et son bien, pour ne pas songer à amasser des richesses. Calixte, le même dont je viens de vous entretenir, fut mortellement blessé peu de jours après, dans un combat que notre famille eût à soutenir contre les indiens, de plus en plus audacieux. Et, ce fut quelques instants avant de trépasser qu'il parla de la hache abandonnée sur le sapin.

Or, les habitants du Coude, suivant les conseils de leur pasteur très chrétien, ennemi des effusions de sang, émigrèrent vers la Baie des Chaleurs, et leur joli village devint bientôt un centre d'approvisionnement anglais.

Quant au chevalier de Serny, ainsi que tous ses hommes, il avait, disait-on, été tué dans une bataille livrée aux troupes des envahisseurs, à

mier nous proposa d'aller voir le trésor. Nous partîmes donc, et, après avoir franchi quelques centaines d'arpents, nous quittâmes notre traîneau non loin du chemin, et nous engageâmes sous bois, munis de quelques outils et d'une lanterne. Cette dernière bien inutile, tant "le soleil des loups" resplendissait au firmament.

Eva, emmitouflée dans des fourrures, laissait de temps en temps perler son rire virginal, que répétaient très doucement les échos de la campagne endormie. Avec un tel guide s'appuyant à mon bras, je serais allé au bout du monde sans m'en apercevoir! Le fermier, lui, jetait des regards inquisiteurs de tous côtés, redoutant la présence de témoins indiscrets.

Maintenant, nous avançons sans bruit, sur le sol de la forêt à peine recouvert de neige. A un endroit, plus sauvage que ceux que nous venions de traverser, le père d'Eva s'arrêta.

— C'est ici, dit-il, et il nous indiquait une petite clairière, où la neige s'était accumulée.

Bien que le maniement de la pelle et de la pioche ne soit pas mon fort, mettant en pratique la théorie des tranchées apprise au régiment, j'aidais le père Cormier, dont la virtuosité en fait de terrassements était évidente.

Nous commençons à craindre une fausse manœuvre, qui eût compromis le succès de notre entreprise, lorsque ma pioche heurta un corps métallique. A ce moment-là, nous eussions pu entendre battre nos coeurs, tant notre émotion était intense.

Un quart d'heure plus tard, sous la clarté de l'astre cher aux poètes, et qui autour de nous, mettait des reflets bleuâtres sur la neige, nous formions un groupe digne des légendes du pays de Hartz!

Devant nous, la fosse ouverte offrait à nos regards deux squelettes partiellement recouverts par ce qui devait avoir été un fanion régimentaire. Une hampe brisée était entre les deux morts, leur servant de trait-d'union, pareille à un glaive trahi par la victoire. Un frisson nous secoua à la vue de cet assemblage disparate et macabre, car tout à côté de ces restes humains venus de France et tombés là au service du roi, nous voyions des chaudrons remplis d'or monnayé. Les pièces d'or que nous contemplions étaient à l'effigie du grand Louis XIV, à celles de deux ou trois de ses prédécesseurs immédiats sur le trône de France, et quelques-unes portaient l'image plus récente de son successeur.

Mus par une même pensée, nous nous découvriâmes et tombâmes à genoux, tandis que la voix d'Eva se mêlait menue à nos accents en faux bourdons et remerciait Dieu, dans ce cadre imposant.

Sur la demande du père Cormier; et sans nous rendre compte du mobile égoïste qui le poussait à nous le demander; à ce moment, nous fîmes le serment de n'emporter le trésor que tous trois ensemble. Il nous était en effet impossible de nous charger, cette nuit-là, du poids du métal précieux que nous avions retrouvé. Monnaies, ostensoirs, calices et candélabres d'argent massif, sans parler des cloches, eussent rempli dix traîneaux comme le nôtre.

Nous décidâmes donc de revenir quérir ces richesses dans de meilleures conditions. Toutefois, en souvenir de cette visite, nous primes chacun une pièce d'or. — En disant ces mots, Lucien de Vernay me montra un écu d'or, dont il avait fait une breloque, et son visage d'ordinaire joyeux, s'assombrit. Il continua: — Peu d'instants après, avec le plus grand soin, nous rendions à la clairière son état primitif, et rentrions chez nous.

V

On serait en droit de supposer que la grande fortune du bois de Shédiac devint notre propriété. Erreur, il n'en fut pas ainsi, et là-bas, peut-être à jamais, les deux gardes-françaises montent une éternelle faction auprès des biens pour lesquels ils sacrifièrent leur vie! Je m'explique:

Deux jours après notre expédition nocturne, le père Cormier et sa fille se rendirent à Shédiac, à la noce d'une parente.

Au retour, le train qui portait mes amis dérailla et fut précipité en bas de la voie mal entretenue qu'il parcourt, sans cesse cahoté. Quand le malheur frappe quelqu'un, il a généralement la main lourde! Les récits que les journaux de la région firent de cet accident, ne le prouvent que trop.

Le pauvre père Cormier fut un des nombreux morts qu'on retira de dessous les wagons brisés. Quant à Eva, j'ose à peine en parler... La violence du choc ressenti durant l'accident, et la douleur qu'elle eût de voir le corps inanimé de son père, lui firent perdre la raison.

Elle fut emmenée à l'asile des aliénés de Saint-Jean.

Le coeur brisé, toutes mes espérances s'étant évanouies avec la raison de ma bien-aimée; chaque mois j'allais la voir dans l'affreuse maison

de santé où on la soignait. L'innocente victime du destin ne me reconnaissait pas.

Aussi belle que jadis, aussi douce, mais l'esprit ailleurs, dans un monde d'où il ne revient pas toujours; Eva vécut deux ans, la mélancolie qui l'accablait augmentant sans cesse.

Il y a trois mois, Dieu eût pitié de la pauvre enfant.

Appelé par dépêche, j'arrivais à temps pour fermer à jamais les yeux de l'inoubliable et belle institutrice acadienne.

Après l'enterrement, quand j'eus recouvert de fleurs la tombe de l'infortunée Eva; sentant que la passion de mon coeur dormirait éternellement enveloppée dans le suaire de celle qu'il avait tant aimée, je quittai l'Acadie.

— Et le trésor? risquais-je timidement.

— Pardon, les trésors, — repartit de Vernay, et il ajouta: — La fortune m'en offrait deux, elle me prive de celui qui m'était le plus cher, que m'importe l'autre! L. d'ORNANO.



L'église de Borgund, en Norvège.

L'ÉGLISE DE BORGUND

Lorsque le touriste traverse les grands paysages montagneux qui s'étendent le long des côtes de Norvège et à l'extrémité de ses magnifiques fiords, il voit soudain se dresser devant lui une construction extraordinaire qu'il considère avec étonnement. Elle semble devoir appartenir plutôt à la Chine qu'à la Norvège et paraît complètement déplacée au milieu de ces ravins désolés et sauvages.

C'est la fameuse église de Borgund, dédiée au culte chrétien et érigée il y a environ huit cents ans.

Elle est, avec une autre église de ce genre, la plus vieille construction de la Norvège entière,

et est tellement petite que l'on pourrait penser que son sanctuaire a été fait pour des nains. A côté de l'église est une espèce de petit cloître, par lequel la lumière arriva à l'intérieur de l'édifice. L'intérieur n'a pas plus de 150 pieds carrés de surface et ne contient pas autre chose qu'un autel en bois grossièrement travaillé. Son toit, de forme très pittoresque, est surmonté de croix entremêlées de dragons. Le bâtiment entier est complètement noir, soit à cause de sa vieillesse, soit à cause des diverses couches de peinture dont il a été recouvert pour le protéger contre les intempéries. Tout à côté de l'église on voit une autre construction curieuse qui est maintenant presque complètement en ruine et qui servait, autrefois, de beffroi à l'église elle-même.

Petites Notes Scientifiques

LA LUMIÈRE BLEUE

Après la lumière rouge, voici la lumière bleue qui se signale par ses propriétés thérapeutiques. M. Minin, de Saint-Petersbourg, ayant eu l'idée de faire agir sur des téguments enflammés, à travers un écran bleu, une lampe à arc voltaïque de 50 bougies, a constaté que cette lumière avait une action sédative, voire même anesthésique, telle qu'on pouvait pratiquer des incisions sans provoquer la moindre douleur. M. Kaiser, de Vienne, confirme ce fait et attribue à la lumière bleue des propriétés bactéricides qui pourraient s'exercer à travers les tissus.

LES GRANDS PONTS EN PIERRE

"Schweizerische Bauzeitung" cite quelques ponts remarquables en pierre. Le plus grand

aurait été celui de Trezzo sur l'Adda, dont la construction remontait à 1370 et qui avait 216 pieds de portée, mais qui fut détruit pendant une guerre en 1416. A Cabin John, Virginie, on trouve un pont en pierre de 201 pieds de portée; le pont du chemin de fer sur le Prutk, à Jaremeze, viendrait ensuite avec une portée de 192 pieds. On peut encore citer le pont de Gour-Noir, en France (182 pieds), le nouveau pont du Prince Régent, Munich, (182), le pont de Lavaur, France, (183 pieds), le pont de Chester, Angleterre, (183 pieds), etc.

UN CANON MONSTRE AUX ETATS-UNIS

Haut comme une maison — 30 hommes pour le charger

Quand l'Amérique se mêle de fabriquer des canons, elle les veut dignes de toutes ses conceptions, c'est-à-dire gigantesques, et les Américains eux-mêmes viennent d'être étonnés par le dernier canon construit chez eux. Essayé tout dernièrement, ce géant de l'espèce a donné des résultats merveilleux de justesse et de solidité.

Mesurant 46 pieds de longueur, c'est-à-dire presque la hauteur d'une maison de cinq étages, ce nouveau canon, qui a coûté un million, est destiné à la défense des côtes. Qui donc oserait jamais s'embosser devant un tel engin, un engin pesant le poids formidable de 130.000 kilogrammes et envoyant à 33 kilomètres un obus de 1,087 kilog.

Cinq cent quatre-vingts livres de poudre sont nécessaires pour donner au projectile sa

vitesse de 701 mètres par seconde, vitesse très grande relativement au 2,174 livres du projectile, mais très faible lorsqu'on se rappelle que la lumière parcourt en une seconde 75,000 lieues.

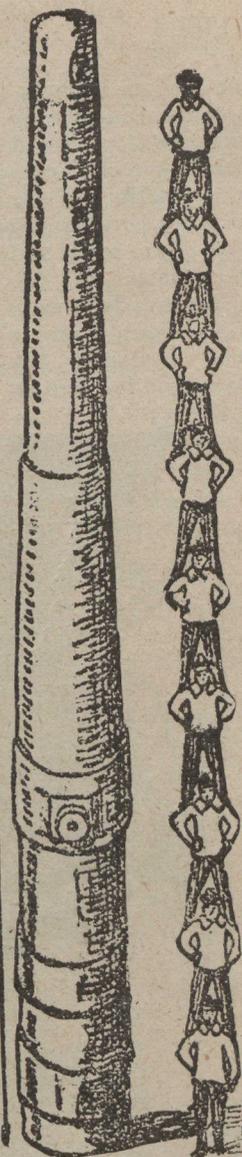
On conçoit que la manoeuvre d'un canon, dans l'âme duquel neuf hommes pourraient te-

nir montés sur les épaules les uns des autres, doit présenter de multiples difficultés. Il fallut, en effet, pour l'expérimenter, établir préalablement de véritables fondations en béton, puis une charpente de bois pour les canonniers.

Au moment du chargement, "trente" hommes doivent pousser simultanément le projectile dans la chambre, et la poudre, de la "nitro cellulose" sans fumée, est divisée en sacs de 50 kilogrammes que six hommes apportent sur leurs épaules et déposent dans la chambre d'acier de la culasse, comme ils déposeraient des sacs de farine à l'entrée d'un moulin.

Moulin terrible, par exemple, que ce moulin-là; lorsqu'il marche, trente mètres de flammes sortent de sa gueule, et l'éclat de sa voix réveille indéniablement les échos des berges de la mer. Moulin meurtrier: entre tous que la science peut admirer pour sa perfection technique, mais que l'humanité doit réduire au silence avant qu'il parle trop fort et détruise les vies humaines, que nul ingénieur ne saurait ressusciter.

L'homme tombe, comme un enfant, au souffle de l'adversité.



Train phonographe.

UNE NOUVELLE APPLICATION DU PHONOGRAPHE

Une Compagnie américaine viendrait, dit-on, d'appliquer le phonographe aux chemins de fer. Cette innovation devant révolutionner complètement le service des signaux.

L'appareil dont on se sert est un phonographe monstre appelé "linguographe", dont la puissance d'émission est grossie à l'aide d'un appareil spécial et qui remplace le sifflet de la locomotive.

Les signaux sont donc "parlés".

En plus, l'appareil annonce chaque station jusqu'à ce que la locomotive se remette en marche.

Si ce qu'on en dit est vrai, il est évident qu'on reparlera de cette innovation bien moderne.

UNE ASCENSION EN CERF-VOLANT

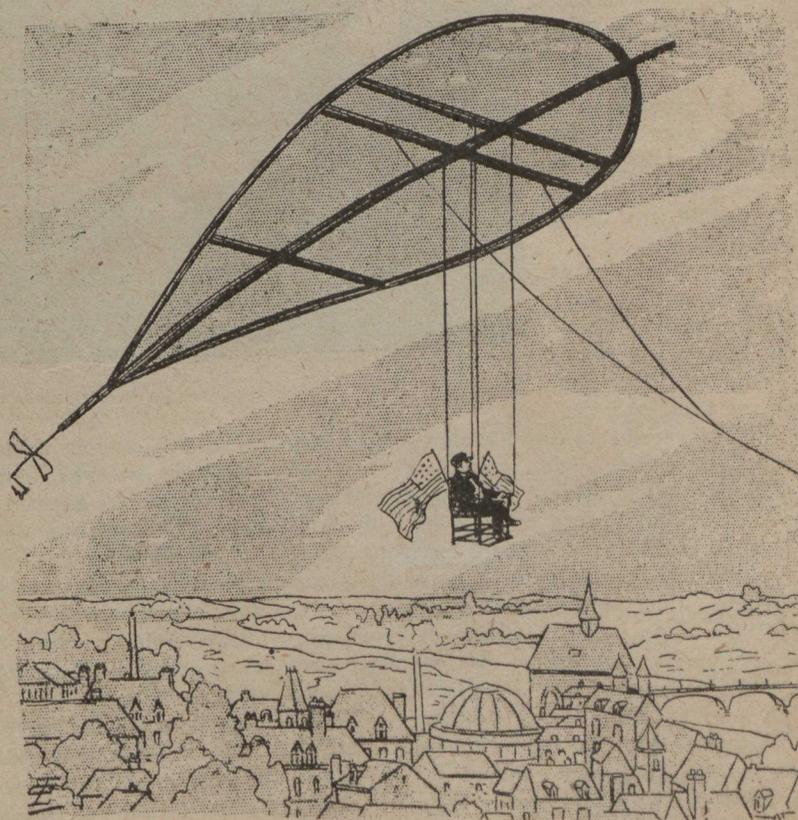
On vient de renouveler, à San-Francisco, une expérience de navigation aérienne curieuse.

Un aéronaute doublé d'un savant. M. John Wehner, vient de s'élever dans les airs au moyen d'un cerf-volant.

Après avoir placé sur le sol un fauteuil, on le fixa par des cordages au cerf-volant, et M. John Wehner y prit place.

Lorsqu'on déroula la corde, la voile immense et légère s'éleva en emportant son précieux fardeau, et monta jusqu'à la hauteur de 410 pieds.

Après sa descente, le téméraire aéronaute exprima le grand plaisir que lui avaient procuré le balancement du cerf-volant et le coup d'oeil ravissant dont il avait joui. Il a écrit un rapport qu'il vient de présenter à l'Académie de San-Francisco, et dans lequel a été puisé ce récit.



Ascension en cerf-volant.

L'IMAGIER

CONTE PIEUX

C'était un beau couvent bâti sur un haut plateau. Au-dessus, la montagne couverte de sapins. Les toits pointus et les tourelles de la sainte maison se découpaient sur ce fond sombre. Au-dessous, une large vallée, des vignes, des champs de blé, des prairies bordées de peupliers, et un village le long d'une molle rivière.

Les moines de ce couvent étaient à la fois de bons serviteurs de Dieu, de grands savants et d'excellents laboureurs. Le jour, leurs robes blanches apparaissaient çà et là dans la campagne, penchées sur les travaux de la terre, et, le soir, on les voyait passer de pilier en pilier, sous les arceaux du large cloître, avec un murmure de conversations ou de prières.

Il y avait parmi eux un jeune religieux, du nom de Norbert, qui était un très bon imagier. Dans le bois ou dans la pierre, ou bien avec l'argile qu'il peignait avec de vives couleurs, il savait façonner de si belles statues de Jésus, de Marie et des saints, que les prêtres et les personnes pieuses venaient les voir de très loin et les achetaient très cher, pour en faire l'ornement de leurs églises ou de leurs oratoires.

Norbert était fort pieux. Il avait surtout pour la sainte Vierge une dévotion extraordinaire, et souvent il restait des heures devant l'autel de l'Immaculée, immobile et prosterné sous son capuchon, les plis de sa robe épanchés derrière lui sur les dalles.

Norbert était parfois rêveur. Le soir surtout, en regardant, du haut de la terrasse, le soleil s'éteindre à l'horizon, il devenait inquiet et triste. Il aurait voulu s'en aller loin, voir d'autres coins du monde que celui où il vivait.

Le prieur lui disait alors :

— Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes ? Voilà le ciel, la terre, les éléments. Or, c'est d'eux que tout est fait...

Quand vous verriez toutes les choses à la fois, que serait-ce qu'une vision vaine ?

Les bons moines étaient très aumôniers, et, comme ils étaient riches, un jour vint où il n'y eut plus un seul pauvre dans les environs. Alors ils résolurent de construire à leurs frais une magnifique église près de leur couvent.

Ils firent venir pour les aider plusieurs centaines d'ouvriers. On creusa des carrières profondes, qui étaient comme des plaies éclatantes de blancheur au flanc de la montagne. On en tira d'innombrables blocs de pierre, que l'on tailla avec art, et tout le couvent fut enveloppé d'une poussière blanche comme de la farine.

On abattit, sur les pentes boisées qui domi-

naient le monastère, les plus beaux chênes et les plus beaux sapins pour en faire la charpente de l'église.

On les équarrit, puis on les scia en les posant sur de hauts tréteaux, et le couvent fut enveloppé d'une poussière jaune comme de l'or.

Et c'était, au milieu de l'immense solitude, comme une bourdonnante ruche humaine. Chaque ouvrier, en taillant sa pierre pour la cathédrale future, ignorait où cette pierre serait posée, et si même elle serait vue des fidèles; mais il savait bien qu'elle serait vue de Dieu, et tous ensemble se réjouissaient de collaborer, chacun pour son humble part, à l'oeuvre sainte.

Et bientôt, pierre à pierre, lentement, l'église monta vers le ciel.

saints, mais encore de celui des trois personnes de la divine Trinité.

Il s'agissait de savoir sous quel vocable leur église serait placée, et chacun proposait son sentiment et le soutenait avec ardeur.

Peut-être s'ils avaient été de moins pieux personnages, eussent-ils trouvé meilleur de goûter silencieusement la paix du soir. Non loin, les murs inachevés du futur sanctuaire surgissaient, noyés et grandis, dans le crépuscule, en sorte que ces murailles neuves étaient aussi belles et aussi majestueuses que des ruines. En bas, la rivière serpentait, glacée d'argent. L'or du couchant faisait paraître violets du côté de l'Orient les arbres de la plaine, et, par moments, un aboiement solitaire, le cri lointain d'un essieu de charrette, élargissaient le silence...

Le prieur, homme de gouvernement et de tradition, parla le premier :

— Il sied que notre église soit placée sous le vocable de notre fondateur, saint Onuphre. Autrement, les fidèles croiraient qu'il y a peut-être un plus grand saint que l'illustre anachorète qui a institué notre ordre, et cela pourrait nous faire tort.

Le sous-prieur dit :

— Les saints les plus vénérables ne sont que de pâles reflets du Christ, leur modèle. Si vous m'en croyez, nous consacrerons cette église à Notre-Seigneur Jésus, d'où le salut est venu aux hommes et d'où procède toute sainteté.

Le moine Alcuin, âgé de plus de cent ans, si amaigri et si tordu par les années, que sa robe blanche faisait des angles comme un linge qu'on aurait mis sécher sur un sarment nouveau, prit la parole à son tour :

— Je propose Dieu le Père. On le néglige un peu. On l'oublie tout à fait si l'usage n'était de réciter le "Pater". Pourtant, c'est lui qui a créé le monde. Pendant plus de quatre mille ans, les hommes n'ont point eu d'autre Dieu. A l'heure présente, beaucoup de peuples l'adorent, qui ne connaissent point son fils.

Le moine Théobald haussa les épaules. C'était le plus profond théologien de l'abbaye.

Jamais il ne sortait dans la campagne; il vivait dans la bibliothèque, enseveli sous les parchemins, déchiffrant d'anciennes écritures, et il passait pour avoir sur toutes choses des opinions particulières.

— C'est à l'Esprit Saint, dit-il, que je voudrais dédier notre église. Car son règne va venir. Après la révélation de Dieu le Père à Abraham, après celle du Christ aux Apôtres, il y aura celle de l'Esprit. Elle est nécessaire, car voyez comment va le monde. L'impiété règne, et la concupiscence, et le plus grand nombre d'hommes continuent à se damner. L'Esprit achèvera la Rédemption. Cela est annoncé dans l'Évangile; seulement, il faut savoir lire...



Seul avec son rêve, il tailla la Vierge Marie, telle qu'il l'imaginait.

Un des anciens moines du couvent, mort en odeur de sainteté, avait écrit ces mots dans un petit livre de méditations pieuses, qu'il avait appelé l'"Imitation de Jésus-Christ" :

"Ne disputez pas des mérites des saints. Ces recherches produisent souvent des contestations inutiles; elles nourrissent l'orgueil et la vaine gloire, d'où naissent la jalousie et les dissensions, celui-ci préférant tel saint, celui-là tel autre... L'examen de pareilles questions, loin d'apporter aucun fruit, déplaît aux saints."

Les bons moines manquèrent à ce précepte, un soir qu'ils devisaient entre eux sur la terrasse du couvent, après l'angelus. Non seulement ils disputèrent du mérite de plusieurs



Il tailla la figure de saint Ildefonse.

A ces mots, le prieur fronça les sourcils, et le sous-prieur fit signe à Théobald de se taire. Eginard, un moine de trente ans, aux traits impérieux et rudes, dit d'une voix forte :

—Volontiers j'élirais, pour être le patron de notre église, le pape saint Grégoire. Il fut plus puissant que les empereurs et les rois. Il comprenait de la force matérielle, qui, comme le reste, vient de Dieu, est encore le moyen d'action le plus efficace aux mains de ses serviteurs, et que celui-là est vraiment charitable, qui ose contraindre l'humanité à faire son salut.

—Moi, dit le Père jardinier, je préfère saint Fiacre. Il ne fut, dans sa vie mortelle, qu'un pauvre homme qui faisait son métier de son mieux et qui avait la crainte de Dieu. Mais, justement, la plupart des hommes ne sont que de pauvres hommes, auxquels il faut proposer en exemple des vertus qu'ils puissent comprendre et imiter.

A ce moment, un paysan pasait dans le sentier, au pied de la terrasse, sa pioche sur l'épaule. Le prieur l'appela poliment et lui dit :

—Si tu étais assez riche pour bâtir une église, à qui voudrais-tu la consacrer ?

Le paysan répondit :

—Je ne dis point de mal de Dieu, ni de la Vierge Marie, ni des autres saints du Paradis. Mais, si vous voulez savoir mon idée, je choisirais saint Cucufin. C'est en lui que j'ai le plus de confiance. Car il a guéri ma vache et m'a fait retrouver trois poules que j'avais perdues.

Un peu après, une jeune femme parut au tournant du sentier. Humble, mais proprement vêtue, elle portait un nourrisson sur son bras et tenait un autre enfant par la main.

Le prieur lui posa la même question qu'au paysan.

La femme répondit sans hésiter :

—Je dédierais l'église à la Mère de Dieu.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle est mère.

Norbert s'était tu jusque-là. Pensif, il regardait pâlir les ors et les pourpres du couchant. Quand il eut entendu la réponse de la paysanne :

—O femme, dit-il, tu as bien parlé. Mais moi, ce n'est pas à Marie mère de Dieu, c'est à la

Vierge Marie que je consacrerai ce temple. C'est parce qu'elle fut immaculée, c'est parce qu'elle ne se donna à aucun homme en particulier, qu'elle fut compatissante à tous les hommes. Et c'est parce qu'elle fut souverainement pure et souverainement douce qu'elle mérita d'être la mère de Dieu. Il est donc permis, et, il m'est plus agréable, je l'avoue, de l'aimer surtout comme vierge et comme mère des

hommes, de l'honorer uniquement dans sa chasteté et dans sa charité.

Soudain, l'économe du couvent, gras, fleuri, avec un large visage et des yeux très fins, s'avança au milieu des moines :

—Mes Pères, dit-il, si vous voulez m'en croire, ce n'est ni à Dieu le Père, ni au Fils, ni à l'Esprit, ni à saint Grégoire, ni à saint Onuphre, ni à saint Fiacre, ni à saint Cucufin, que vous dédieriez votre église. Ce sera, ne vous en déplaise, au bon saint Ildefonse.

—Et la raison, Père économe ? demanda le prieur.

—C'est que tel est le nom du noble duc dont nous sommes les vassaux. Cela lui fera plaisir, et cela le détournera peut-être de nous rançonner, sous couleur que nous sommes riches. Il faut désarmer les puissants, s'il se peut, par des politesses. Car les temps sont mauvais, et l'on commence à avoir moins d'égards pour les gens d'église et pour les pauvres religieux.

—Mais, dit le moine Eginard, ce n'est pas un saint bien reluisant que votre saint Ildefonse. Qu'a-t-il fait ? et que sait-on de lui ?

—Peu de chose, à la vérité ; mais nous sommes sûrs qu'il fut tout au moins homme de bien, puisqu'il figure dans le calendrier.

—Ce n'est pas une preuve, murmura le moine Théobald.

—Enfin, reprit le Père économe, j'estime que, pour nous, le plus grand, c'est celui qui peut le mieux nous servir. D'ailleurs, tout temple est d'abord à Dieu, cela va de soi ; et, au surplus, quand vous aurez fait sa part au patron de notre digne suzerain, rien ne vous empêchera d'orner votre église des images de la très sainte Vierge et de tous les saints que vous voudrez.

Après une discussion assez vive, on se rangea à l'avis du Père économe. Il fut décidé que le grand portail serait surmonté de la statue de saint Ildefonse. Un peu au-dessus on placerait la Vierge Marie, et, sur la pointe du pignon, Jésus crucifié.

Norbert fut chargé de sculpter ces trois figures.

Il tailla sans beaucoup de zèle la figure de saint Ildefonse. Ne sachant pas au juste quelle profession ce saint avait exercée de son vivant, Norbert en fit un chevalier, afin de plaire au seigneur duc. Il le campa droit et raide dans une armure de fer et joignant avec exactitude, sur sa poitrine, les doigts énormes de ses mains gantées. Ce fut vite fait.

Puis il sculpta, dans un bloc de granit, un Jésus en croix, haut de quatre toises. Long, décharné, les côtes saillantes, les genoux pareils à des têtes de mort, la tension des bras lui creusant de grands trous aux aisselles, des filets de sang s'entrecroisant tout le long de son corps, se rejoignant sur ses pieds gonflés et lui coulant entre les orteils, le chef penché et ballotant, vraiment, ce Christ semblait avoir ramassé sur lui la grande misère humaine, le désespoir des meurt-de-faim, la détresse des abandonnés, les tortures des malades, des possédés, des lépreux, de ceux qu'on tue ou qu'on supplicie, de tous ceux enfin qui sont éprouvés dans leur chair. Et, en même temps, son visage enseignait la résignation, exprimait la certitude de la délivrance et du repos, et tandis que le corps sanglant disait : Souffrance, le chef, bien

que couronné d'épines, disait clairement : Espoir.

Mais, quoique Norbert apportât à cette oeuvre tous ses soins et toute sa piété, il songeait sans cesse à la Vierge Marie, dont il devait ensuite ciseler l'image, et il lui réservait, sans le dire, tout l'effort de son art et de son amour.

—Et maintenant, mon fils, lui dit le prieur, que Dieu conduise, votre main afin que vous nous donniez une image ressemblante de la Vierge Marie tenant l'enfant Jésus dans ses bras.

—Mais, dit Norbert, ne faut-il pas la représenter de la façon qui doit lui être le plus agréable ?

—Eh bien ! fit le prieur, son plus beau titre n'est-il pas celui de Mère de Dieu ?

—Oui, répondit Norbert ; mais, à mon sens, je l'honorerai mieux en la représentant, non dans sa gloire, mais plutôt dans l'attitude des vertus qui la lui ont mérité... Si elle se montre à nous portant un Dieu, même enfant, comment feront nos prières pour aller à elle et ne point s'arrêter à lui ? Puis, quelle expression pourrais-je bien donner à son visage ? Il m'est difficile de l'imaginer.

—Mon fils, ces discours sont bizarres et sentent l'hérésie. Je vous commande de faire la statue de la Vierge Mère ainsi que je l'ai dit.

Norbert n'obéit point.

Tout le temps qu'il travailla à la statue, il ne voulut pas la laisser voir, sous prétexte que les réflexions de ses Frères le troubleraient et embrouilleraient ses idées. Et, seul avec son rêve, il tailla la Vierge Marie, telle qu'il l'imaginait.

Lorsque les moines la virent, ils se récrièrent d'admiration, et le prieur lui-même la déclara merveilleusement belle. Mais, à cause de sa désobéissance, il condamna Norbert à jeûner pendant un mois au pain et à l'eau.

Donc, la croix sainte, la statue de la Vierge et celle de saint Ildefonse furent placées où il avait été convenu.

L'église était presque achevée. Deux hautes tours flanquaient le portail, pareilles à des faisceaux de colonnettes et de clochetons. Norbert, animé d'un zèle fervent pour la maison de Dieu, passait ses journées sur les toits, au milieu de l'aérienne forêt de pierres, le long des galeries délicatement ajourées, parmi les monstres des gargouilles, sous les arceaux des contreforts...

Même, un soir, il ne redescendit point. Il voulait rêver là, toute la nuit, à son aise, et surprendre les jeux fantastiques de la lune au travers de ces architectures.

Il était au sommet de l'une des tours, sur une plate-forme dont la balustrade n'était pas encore posée. Il chercha s'il pourrait voir, de si haut, la statue de sa chère Vierge. Il se pencha, et, bien au-dessous de lui, crut distinguer les deux mains tendues hors de sa niche.

Il se pencha un peu plus ; son pied glissa ; il tomba avec un grand cri.

De ses deux mains il s'agrippa aux bras du crucifié, et son corps pendit dans le vide, le long de la grande croix.

Elle était trop large pour qu'il pût la serrer entre ses genoux, qu'embarrassaient d'ailleurs les plis de sa robe blanche. Ses doigts glissèrent, lâchèrent prise...

—Ah ! Jésus, tu te venges ! Au secours, Vierge Marie !

Et, de nouveau, il tomba... Il tomba, sans se faire aucun mal, sur les deux paumes de marbre de la Vierge. Les mains miséricordieuses se relevèrent un peu pour le retenir. Il s'y endormit comme un enfant dans un berceau...

A l'aurore, les moines l'aperçurent. On dressa de longues échelles. Quand on arriva près de lui pour le réveiller, il dormait encore.

—Pourquoi me réveillez-vous ?

Il ne conta à personne le rêve qu'il avait fait dans les bras de la Vierge, ni ce qu'elle lui avait dit. Mais à partir de cette nuit-là, il montra une dévotion très exacte pour le Christ Rédempteur, et vécut dans la plus haute sainteté.

JULES LEMAITRE.



BEAUX-ARTS. — LE ROI BOIT, Tableau de JORDAENS.

POUR NOS LECTRICES

Chronique de l'Élégance

Je ne sais plus qui disait, l'autre jour, que la mode n'avait point changé, cette année, et que ce qui se portait l'année dernière et l'année d'avant se verra encore cet hiver. Il y a du vrai dans cette assertion.

Pourtant, si le changement n'est pas grand quant à la façon des corsages et des robes, où l'on voit presque toujours le petit collet alterner avec l'étole et l'étole alterner avec le petit collet, la forme melon remplacer la jupe cloche et vice versa, il n'en est pas de même en ce qui concerne les chapeaux. La différence ici est très sensible avec le déjà vu, et les formes hautes reprennent une vogue assurée.

A ce propos, permettez-moi de vous décrire trois chapeaux ravissants préparés tout spécialement pour les prochaines soirées de concert ou de théâtre. Ils sont légers, vaporeux, tous trois, quoique remplissant trois conditions bien différentes.

Le premier, un marquis relevé d'un seul côté, est en tulle coulé noir, et sera porté au moment d'un deuil inopiné, dans une cérémonie funèbre quelconque. C'est le plus petit; deux biais de velours noir très étroit courent autour du bord, deux autres autour de la calotte, haute et arrondie sur le côté, deux aigrettes noires retenues par un chou de tulle piqué de scintillement de jais noir. C'est un chapeau simple, sans prétention, qui se porterait aussi bien sur la rue.

Le second chapeau a déjà plus d'allure. C'est un genre boléro, mais plus gracieux que ceux que l'on voit habituellement avec un bord élargi, tout couvert, en dessus de petites jacinthes blanches, en dessous de coulissés en tulle blanc; le fond disparaissant sous des jacinthes grises sur lesquelles se détache un gros camélia blanc avec un peu de feuillage et deux boutons à moitié ouverts. Vous imaginez-vous ce que cette composition a de jeune, de gai, de nouveau ?

Enfin, le troisième de ces chapeaux a un air tout à fait conquérant avec son bord plat et lar-

ge, pour ainsi dire carré, cerclé d'une ruche double en taffetas mauve avec les bouts effrangés, deux plumes mauves formant panache sur le côté, disposées dans quelques petits choux de tulle et soie mauve qui les auréolent très élégamment. Grand et d'aspect élégant, très seyant, c'est une de ces coiffures que l'on admire au théâtre ou au concert tout en gémissant à voix basse sur leur volume.



TROIS MERVEILLES DE JOLIESSE ET D'ELEGANCE. — I. Un châle de dentelle noire transparenté et reposant sur la jupe, au-dessus de volants de tulle à pois. Ces volants surmontés de petites roses de mousseline de soie de couleur. Le corsage à manches de tulle à clair. Mêmes guirlandes de fleurs. — II. Un ravissant drap beige, très pâle, orné de filet-ficelle. Le corselet entoure la taille de manière à la dessiner adorablement. Les manches et encolure en mousseline de soie beige. Un biais de drap les traverse. Admirez la grande pèlerine. Elle est en filet guipure et cordonnnet, avec de gros motifs en filet tressé. De la zibeline ici et au bas de la jupe. Gentil comme tout. — III. Drap noir très souple, galons comme ornement. Le dessus du boléro et les manches en mousseline de soie noire, avec des petits rubans de faille noire.

Puisque nous en sommes aux choses légères, vite une digression en faveur des toilettes en tulle uni ou pailleté. Elles se portaient jadis seulement le soir, mais sont maintenant très admises pour le jour de réception. Ainsi, une toilette en tulle noir pailleté de noir, sur fond

de même ou de couleur, paraîtra et sera très élégante dans un beau salon entre quatre et six heures, au moment select où les salons mondains regorgent d'élégance. Il en sera de même pour le crépon de Chine, très bien porté aussi, et les mousselines de soie ou gaze plissées. En effet, qu'importe la brise qui souffle au dehors, la pluie qui fouette les vitres, quand on est confortablement installée dans un bon fauteuil, les pieds sur les chenêts, avec une bonne tasse de thé auprès de soi, à attendre les visites. Les toilettes vaporeuses donnent grand air à une maîtresse de maison, entourée de fleurs, d'objets d'art, de lumières; le salon semble plus hospitalier, plus accueillant, on s'y sent à l'aise, la verve s'aiguise, les langues se délient.

Les couleurs qui semblent dominer cet hiver, dans la rue, sont le rouge et le vert amande. A ce sujet, je signalerai, en passant, une jupe de drap rouge coupée d'ornements en drap noir découpé et fort gracieusement disposés sur le haut de jupe, tandis que le bord inférieur retenait un plissé de drap noir.

PETITES NOTES

Les jupes, très amples, froncées dans le haut en forme d'empiecement, s'incrusteront de plusieurs rangs d'entre-deux ou de motifs détachés, noeuds Louis XV, bouquets de fleurs, guirlande de feuillage, en dentelle assortie à la teinte de la robe; dentelles fines et légères comme du Chantilly, sillonnées de nervures en relief, très souvent parsemées de minuscules paillettes d'or, d'argent ou d'acier, ou mouchetées de velours ou de chenille. Ces applications seront invariablement entourées de petites ruches de mousseline de soie ou de tafetas qui en souligneront tous les contours et qui, en outre, courront sur la jupe, dessinant des festons, des arabesques capricieuses ou s'entretenant en forme de 8 dans toute la hauteur.

Le succès des étoffes légères assurera nécessairement celui des jupes plissées soleil dont on ne parvient pas à se lasser. On les monte à un petit empiecement de dentelle et on les termine dans le bas par trois ou quatre plis en cercles, larges d'un centimètre, qui ont l'avantage de donner un peu de soutien à la robe, dans le bas, et qui, forçant les plis à s'ouvrir, en favorisent l'évase-

ment. Les volants seront aussi très en faveur, surtout pour les toilettes de jeunes filles, auxquelles ils donneront une grande légèreté. Ils seront presque toujours séparés par un entre-deux.

PAGE DE SAINT NICOLAS

QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE À DIEU

Pour vous-même je vous implore,
Pour tous les heureux d'ici-bas :
Donner, c'est s'enrichir encore
D'un trésor qui ne périt pas.

L'aumône est l'épargne céleste,
C'est la seule qui plaise à Dieu,
Et c'est la seule qui nous reste,
Quand au monde il faut dire adieu.

A l'heure où notre âme s'envole,
Un ange pèse dans sa main
Ce trésor, peut-être une obole,
Donné un jour sur le chemin.

Et, pour conduire au grand mystère
Notre âme d'un vol plus joyeux,
De cette obole de la terre
Il fait un astre dans les cieux !

HENRI DE BORNIER.

CE N'EST PAS MOI !

—Qui a fait pleurer ta petite soeur ? dit la bonne.

—Ce n'est pas moi, répond Germaine.

—Ce n'est pas moi, répond Maurice.

—Mais vous l'avez fait tomber par terre en courant contre elle.

—Ce n'est pas moi tout de même, c'est Maurice qui voulait m'attraper, il fallait bien me sauver, ce n'est pas ma faute si la petite soeur s'est trouvée sur mon chemin.

—Qu'est-ce qui a mis tous les joujoux en désordre ? demande maman, qui rentre et voit tous les joujoux par terre.

—Ce n'est pas moi ! ce n'est pas moi ! disent en même temps Maurice et Germaine.

—J'ai seulement pris mes soldats et mon jeu de constructions, ajoute Maurice.

—Et moi, j'ai cherché le manchon de ma poupée, qui était justement sous toutes les affaires, alors, j'ai été obligée de mettre les joujoux par terre.

Toute la journée c'est la même chose. Quand on demande : "Qui a dépaillé la chaise ? Qui a rayé le parquet ? Qui a arraché le papier de la muraille ?" les petites voix répondent : "Ce n'est pas moi !"

La petite soeur, qui est enchantée d'apprendre un mot nouveau, répète après les autres : "C'est pas moi ! C'est pas moi !" sans savoir ce qu'elle dit.

La voilà grimpée jusque sur l'appui de la fenêtre, elle a peur, elle crie : "Je vais tomber !" Sa bonne accourt, la prend dans ses bras en disant : "Qui est-ce qui peut avoir l'idée de grimper si haut ?" Et la petite soeur répond bien vite : "C'est pas moi !"

Les autres enfants se mettent à rire en l'entendant. Pourtant, ils disent bien souvent le même mot sans plus de raison.

On traîne les chaises sur le parquet pour faire un train, on découpe des papiers, on met un joujou par terre. Maurice et Germaine sont bien étonnés quand ils voient ensuite le parquet rayé et la chambre en désordre.

—Ce n'est pas moi ! s'écrient-ils sincèrement. Ce n'est donc personne ? Je crois, moi, que c'est tout le monde. Ce sont les petits pieds qui grimpent sur les chaises, les petites mains qui renversent par terre à chaque instant, les petits talons qui frottent. Six petites mains et six petits pieds font plus de dégâts qu'on ne peut croire.

L'ANE ET LE VOLEUR

Un voleur s'introduisit nuitamment chez un fermier et lui vola son âne ; après avoir fait une centaine de verges il s'aperçut que, dans sa précipitation, il avait oublié les harnais de maître Aliboron, et, audacieux comme tous les bandits, il résolut de retourner les chercher. Il attacha son âne à un arbre et courut à l'étable ; il enfila le licou, enroula les rênes autour de son corps et n'oublia même pas de passer doucement à son cou un beau collier de grelots.

Mais soudain, le fermier, qui a entendu du bruit, se dresse devant lui, une fourche à la

main. Notre voleur ne perd pas son sang-froid ; il se jette à genoux devant le fermier ahuri : "Grâce, mon maître, ne me retenez pas ! ne me condamnez pas à passer encore dix autres années chez vous ! Mon temps d'épreuve vient de s'écouler ; changé en âne pour m'être trop laissé battre par ma femme, je viens à l'instant de recouvrer mes formes naturelles. Voyez, je n'ai pas encore eu le temps de me dépêtrer de mon harnachement."

—Pauvre homme, dit le fermier, ému, tu as été bien puni ; pars, je te regretterai.

Quelques jours plus tard, voulant remplacer son baudet, notre brave paysan s'en fut à la foire voisine. Quelle ne fut pas sa surprise d'y retrouver son âne. Mais il se détournait aussitôt : —Non, non, je n'en veux plus ; je n'oserais pas le faire travailler maintenant que je sais ce qu'il en est. Pauvre malheureux, sa femme l'aura encore battu, le voilà de nouveau puni pour dix ans !

Nini, la blonde et gentille fillette d'un de nos maîtres du Barreau, était, hier matin, en contemplation devant une cage.

MOTS POUR RIRE

Elle examinait avec l'attention la plus soutenue trois petits serins nouveau-nés, déplumés, maigres, dont le bec largement ouvert sortait du nid.

Légèrement intriguée par son allure songeuse et réfléchie, si différente de ses habitudes, sa mère se décide à lui demander, au bout d'un moment, la cause de sa préoccupation.

Tout d'abord, la petite ne répond pas.

Elle est trop absorbée.

Puis, tout à coup, frappant ses menottes l'une contre l'autre :

—J'ai compris ! s'écria-t-elle. C'est parce qu'on va les baigner qu'on les a déshabillés, les petits oiseaux, dis ?

* * *

Le petit Henri est un jeune financier qui promet.

En repassant son histoire sainte, il était arrivé à l'histoire de Joseph, celui qui dut une si belle fortune à l'explication des songes.

—N'a-t-on rien à reprocher à ses frères ? lui demande son père, faisant allusion à la vente célèbre.

—Si, fait aussitôt le petit. Ils eurent un grand tort.

—Et lequel ?

—Ils l'ont vendu trop bon marché.

* * *

Le professeur. — Bob, expliquez-moi ce que c'est qu'un vingtième.

Bob. — J'sais pas, m'sieur.

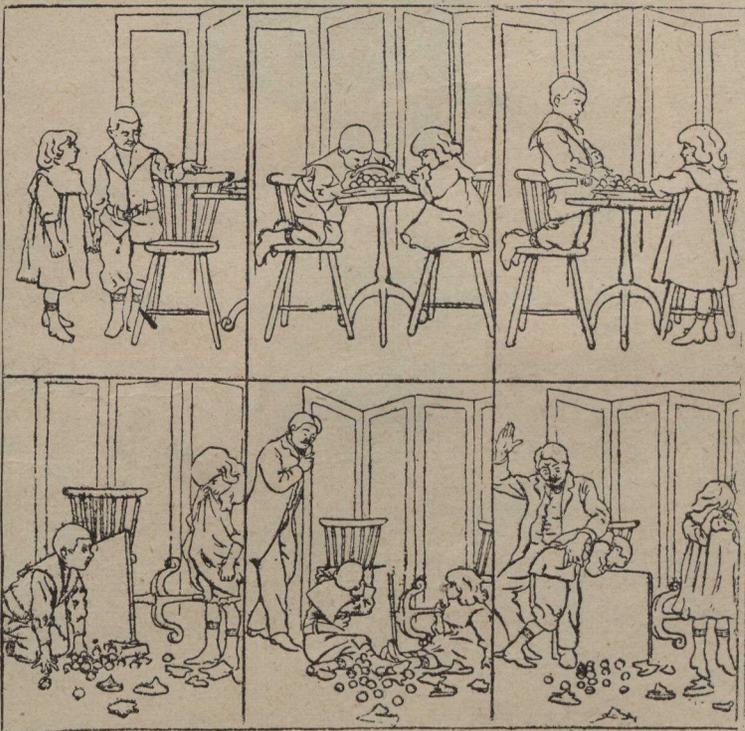
Le professeur. — Voyons, Bob, supposez que vingt amis viennent nous voir et que vous n'avez à leur donner pour eux tous qu'une seule pomme, que feriez-vous ?

Bob (après avoir réfléchi un instant). — J'attendrais qu'ils soient tous partis pour la sortir du buffet.

PRINCIPE ESSENTIEL

Règle générale, il faut toujours avoir une bouteille de BAUME RHUMAL chez soi pour être prêt à recevoir l'ennemi.

LA DESOBEISSANCE EST TOUJOURS PUNIE



Ce qu'il advient quand, malgré la défense de papa, on veut manger des prunes sur un guéridon qui bascule.



HISTOIRES DE RIRE

BAISERS PAR PROCURATION

A propos du jour de l'an et de ses corvées sociales, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant la page humoristique, retrouvée, suivante :

Une chose très remarquable dans cet usage des étrennes, c'est que tout le monde en souffre et que tout le monde contribue à le maintenir. Sans parler des cadeaux, prenons, par exemple, cette politesse du petit morceau de carton que vous déposez, tous les ans, chez le concierge de votre cher ami. Celui-ci affecte le plus profond dédain pour cette attention à trois francs le cent; mais, du jour où vous essayez de vous y soustraire, vous l'entendez dire d'un air pointu :

—Un tel ne sait pas vivre: il ne m'a pas seulement remis sa carte au Jour de l'An!

Ce simple oubli entraîne des refroidissements dans les relations et dans les protections. On ne vous sait aucun gré de ce que vous faites; on vous fait le plus mauvais gré de ce que vous ne faites pas.

Il est certain qu'il faut être bien mal élevé pour se dispenser d'une politesse qui, aujourd'hui, se distribue dans tout Paris, à raison de cinq centimes la politesse. Restent les visites, et ici, il me semble que l'industrie est bien arriérée. La Compagnie Bidault ne pourrait-elle entretenir une escouade de complimenteurs bien mis, pas trop crottés, et d'une physionomie appétissante, qui, moyennant cinquante centimes, se chargerait d'aller embrasser les grands parents? C'est un perfectionnement que je propose :

Entrée du complimenteur :

—Bonjour, ma tante! comment vous portez-vous? Je suis heureux, en ce jour solennel, de déposer à vos pieds mes vœux et mes hommages!

—Mais, monsieur, vous n'êtes pas mon neveu! Je ne vous connais pas!

—Non, chère tante, je ne suis pas votre neveu; mais je le remplace; je suis Canichon, concierge, rue du Grand-Hurleur, et je suis employé de la Compagnie des "compliments de famille". Souffrez, chère tante, que je vous embrasse.

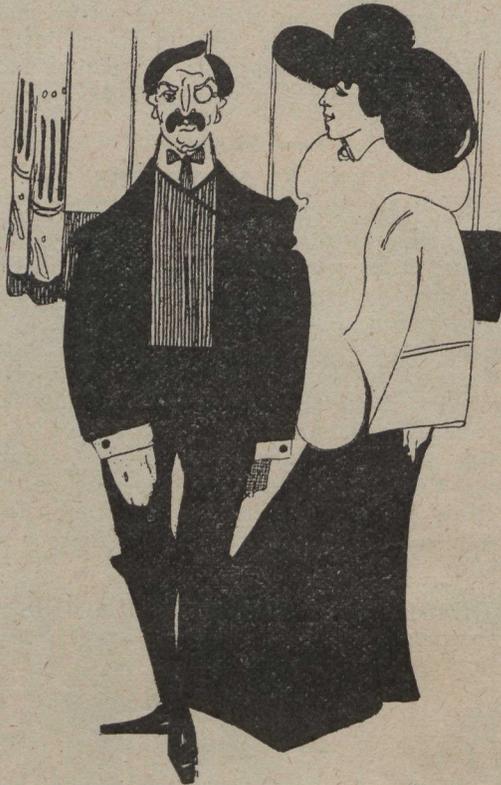
—Monsieur... une pareille plaisanterie...

—Il n'y a pas de plaisanterie qui tienne... je suis payé pour vous embrasser, je veux faire l'ouvrage. Voyons, pas de façons et finissons

vite: j'ai encore beaucoup à embrasser dans votre rue. (Il l'étreint avec force.) Chère tante! à l'année prochaine!

Cette fantaisie vous paraît absurde; eh! mon Dieu, savez-vous bien ce qui lui manque pour être un témoignage de déférence? D'être un "usage". Vous acceptez volontiers la carte de votre ami, par procuration; pourquoi seriez-vous révolté d'accepter des caresses par substitution de personne?

AUGUSTE VILLEMOT.



ELLE. — Tu sais, cette canaille de Simon raconte toutes sortes de mensonges sur ton compte!!!

LUI. — Laisse-le faire, pourvu qu'il ne raconte pas les vérités... sans ça... je lui casse la tête.

LE PARADIS ET LE MARIAGE

Saint Pierre étant de garde un jour à la porte du paradis, vit arriver deux âmes qui se suivaient de près venant de la terre.

—Où vas-tu? dit-il à la première.

—Au Paradis, Monsieur saint Pierre...!

—Allons, tu crois que je vais t'ouvrir comme cela la porte? Et le purgatoire, tu n'y pensais

plus? Va faire un tour au purgatoire et tu reviendras ici dans un siècle ou deux.

—Hélas! Monsieur saint Pierre, je croyais avoir fini de souffrir en quittant la vie! Pensez donc, j'ai été 30 ans marié!

—C'est différent, s'écria saint Pierre, entre vite, tu devrais porter la palme du martyr.

Et saint Pierre ouvrit la porte.

L'âme qui suivait ayant entendu cette conversation, s'écria :

—Allons, M. saint Pierre, moi aussi je peux entrer, j'ai été marié deux fois. J'ai subi deux fois le martyr!

—Veux-tu bien te sauver, répondit le portier du céleste séjour, il fallait que tu sois tout à fait fou pour commettre deux fois pareille sottise. Va et ne reviens plus, le paradis n'est pas un asile d'aliénés.

ANECDOTE

Alexandre Dumas, de passage à Marseille, déjeûnait avec le Dr Grital, médecin dans cette ville. Celui-ci pria instamment son convive de bien vouloir écrire quelques lignes sur son album, afin de pouvoir juger de sa faculté d'improvisation.

L'auteur des "Trois Mousquetaires" ne se fit pas prier, et, de sa meilleure écriture, traça ces quelques vers :

Depuis que le docteur Grital
Soigne des familles entières,
On a démoli l'hôpital.

—Flatteur! interrompit le docteur.

Mais l'interruption était un peu prématurée, car Dumas termina son quatrain par ces mots :

Et l'on a fait deux cimetières.

AUX HALLES

Avant-hier matin, un jeune voyou s'arrêtait devant la boutique d'une marchande de poissons. Il prit un rouget à l'étalage et le flaira d'assez près, d'un air plutôt impertinent.

—Veux-tu lâcher mon poisson, cria la marchande, — Madame Angot, — qu'as-tu à le sentir comme cela? espèce de petit malpropre.

—Mais je ne le sens pas, Madame, je lui parle, répondit Gavroche, très sérieusement.

—Lui parler! et que te dit-il, s'pèce de vilain drôle?

—Qu'il est du même pays que moi... de Dieppe!... Alors je lui demande des nouvelles de la mer, parbleu!

—Elle est bien bonne. Et il t'a répondu?...!

—Ah! bien oui, il ne peut pas, puisqu'il y a déjà un mois qu'il en est parti!...

Et posant le rouget sur la table, Gavroche s'éloigna, laissant Madame Angot cramoisie de fureur.

EN POLICE CORRECTIONNELLE

—Prévenu, vous êtes accusé d'avoir volé un melon; vous ne pouvez pas nier le fait, car on vous a vu au moment où vous l'emportiez.

Le prévenu. — Pardon, mon président, je ne l'emportais pas; nous cheminions côte à côte.

LES SURPRISES DU MARIAGE



Matin de noce.

Soir de noce.

LA NOUVELLE-BONNE

Une cuisine dans une maison bourgeoise. La demie de six heures du soir vient de sonner. Le fourneau ronfle, le gaz brûle, le dîner cuit. Eugénie Lecroc, femme Lecroc (Eusèbe), avocat, entre dans la cuisine en coup de vent.

—Augustine!
—Madame?
—Les aubergines sont au feu?
—Oui, madame.
—Je vous avais dit de m'attendre pour les préparer! Vous êtes nouvelle ici... Vous ne savez pas comme nous les aimons!
—Madame a tort de s'inquiéter. Toutes les fois que j'ai fait cuire des aubergines, on les a trouvées excellentes.
—Ça m'étonne. Regardez-moi ça... Il y a dix fois trop d'huile, ma fille. Donnez-moi une cuiller... Et un bol! Dix fois... il y a dix fois trop d'huile! On voit bien que ce n'est pas vous qui payez.

—Il faut que ça nage.
—Rien du tout! Et cette odeur... C'est épouvantable! Qu'est-ce que vous avez fourré là-dedans? De l'ail?
—Oui, madame.
—C'est bien ça! Ici on ne met jamais que de l'échalote! De l'échalote, entendez-vous? Vous êtes nouvelle ici! Vous ne pouvez pas savoir! Donnez-moi un couteau, que je racle tout ça.
—Madame veut-elle que je l'aide?
—Non, non... Laissez-moi faire... Vous avez déjà fait bien assez de sottises. Restez là, et ne bougez pas!
—Oh! je ne demande pas mieux.
—Qu'est-ce que c'est? Vous n'allez pas être insolente à présent? Vous êtes vexée? J'en suis résolue vraiment! Mais vous ne pensiez pas que j'allais vous laisser nous empoisonner pour vous faire plaisir! Qu'est-ce qui cuit là?
—C'est le gigot.
—Où avez-vous acheté ça?
—Chez le boucher.

—Bien sûr que ce n'est pas chez le pharmacien. Je vous demande chez quel boucher?
—Celui de madame, au coin de la rue Saint-Georges.
—Vous allez me faire le plaisir de lui reporter ce gigot tout de suite.
—Pourquoi?
—Parce qu'il sent le mouton.
—Les gigots de mouton n'ont jamais senti le boeuf...
—Quand vous aurez fini de répliquer? Vous allez reporter ce gigot-là tout de suite!
—Il est à moitié cuit: le boucher ne le reprendra pas.
—Cuit, mâché, digéré... il faudra bien qu'il le reprenne, ou on ne refichera plus les pieds chez lui. Eh bien! Où allez-vous?
—Reporter le gigot.
—Et les aubergines, vous ne vous en occupez pas? Vous ne voyez donc pas qu'elles sont en train de brûler?
—Madame m'avait défendu...



III

—Et maintenant, sors-toi de là, mon bonhomme! Au plaisir de vous revoir!

LES DEUX AVEUGLES

Où il allumant une cigarette...
Deux vieillards, debout sur le "macadam" du trottoir, avec tous les deux sur la poitrine cet écriteau de bois: "Aveugle de naissance", cherchent un peu de chaleur au soleil printanier.
Les deux aveugles geignent en duo:
—Ayez pitié, mon bon monsieur...
Le monsieur fouille dans sa poche, et donne à l'un des deux vieillards son obole.
Quand le monsieur s'est éloigné, un des deux aveugles demande à son compagnon:
—Comment s'appelle donc ce monsieur qui vient de te donner?
—Je ne te le dirai pas, fait l'autre aveugle; je ne le connais que de vue.

LE RESTE

Un professeur, qui aime les démonstrations pratiques, posait un jour la question suivante à ses jeunes élèves, auxquels il enseignait les fractions:
—Voyons, mes enfants, lequel de vous va répondre le premier. Supposez qu'un pâtissier m'apporte un beau gâteau. J'en mange la moitié, j'en donne un tiers à Jean et deux douzièmes à Pierre, que restera-t-il?
Tous les élèves se penchèrent aussitôt sur leur pupitre pour exécuter le problème, sauf le petit Tristan, qui leva le doigt.
—Eh bien, Tristan, fit le professeur, que restera-t-il?
—L'assiette, répondit Tristan.

MODESTIE DE PEINTRE

Le peintre Huilart, membre de l'Institut, est d'une modestie bien connue.
—Tu sais, disait-il l'autre jour à l'un de ses amis, j'ai vendu mon dernier tableau trente mille francs.
—Tu as eu tort.
—Ah! Et pourquoi cela?
—Parce que je connais un amateur qui donnerait 40 mille francs rien que pour le voir.
—Rien que pour le voir? Ah! le talent... Rien que pour voir mon tableau?
—Oui, mon cher: mon amateur est aveugle!

TRANSFORMATION D'UN HAUT DE FORME EN CHAPEAU CLAQUE



I

—Ah! petit vaurien, tu ne veux pas descendre? Eh bien! je t'aurai quand même!



II

J'attendrai aussi longtemps qu'il le faudra, et tu finiras bien par descendre.
—Voilà, je descends... Gare à la bombe!!

—De quoi faire? De faire le dîner? Alors, vous croyez que je vais vous payer pour rien? Ce n'est pas assez d'avoir gâché des aubergines admirables? Et le gigot? Où est-il donc ce gigot? Ah! la sale bête!
Eugénie aperçoit son chien préféré qui, depuis dix minutes, mange à cœur-joie. Furieuse, elle se tourne vers Augustine, la nouvelle bonne.
—Vous... après tout ce que vous avez fait, vous ne serez pas étonnée que je vous flanque à la porte!

UNE REPOSE SPIRITUEUSE

Le capitaine Malater, vieux héros de Crimée, a été invité à un grand dîner, auquel d'ailleurs il a fait largement honneur.
—Prenez des fraises, mon cher capitaine, s'écrie la maîtresse de maison; vous savez, les fraises, il paraît que c'est très bon pour la goutte...
Mais Malater, versant dans son assiette un bon verre de cognac:
—Et la goutte donc, chère madame, c'est encore bien meilleur pour les fraises!

Concours du mois de Janvier

LES BARRIERES

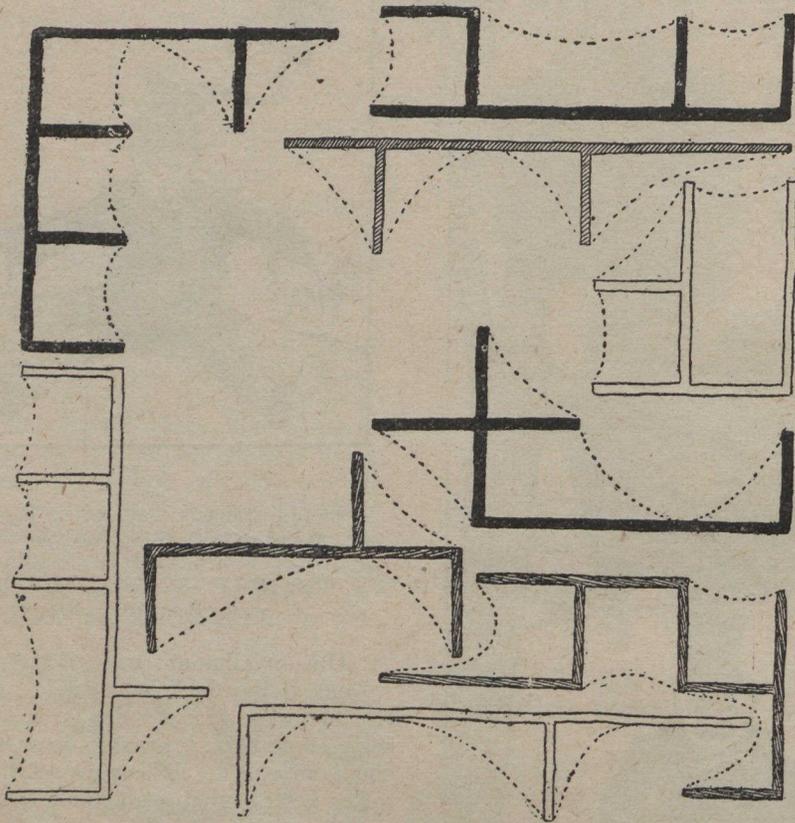
Un de nos amis, lorsqu'il faisait l'élevage dans l'Ouest, avait l'habitude de parquer le bétail lui appartenant dans des barrières volantes telles que celles que nous donnons ici. Il pouvait les disposer de façons différentes, selon le nombre d'animaux qu'il avait à enfermer. Il se trouva un jour, qu'avec les 9 barrières représentées ici, il eut à parquer 12 boeufs et 12 moutons. Il s'arrangea de façon à enfermer chaque animal dans une case à part, la case des boeufs étant double de celle des moutons. De plus, l'ensemble de toutes les barrières, convenablement disposées à cet effet, forma un carré parfait. Cherchez quelle disposition il prit. (Pour faciliter le découpage des barrières, nous ajouterons qu'on peut se contenter de les découper en suivant les lignes pointillées, lesquelles n'ont ici aucun autre but).

Nous acceptons les solutions du 29 janvier au 6 février inclusivement.

Prière d'adresser les réponses à :

BALSAMO,

Bureau de l'« Album Universel », Montréal.



10 PRIX

Les prix suivants seront accordés aux 10 meilleures solutions :

1er prix : Un abonnement d'un an à l'« Album Universel ».

2e prix : Un abonnement de six mois à l'« Album Universel ».

3e prix : Un abonnement de trois mois à l'« Album Universel ».

Les personnes obtenant les 4e, 5e, 6e, 7e, 8e,

9e et 10e prix auront droit à un portrait en couleurs de Sa Sainteté Pie X.

Les réponses seront récompensées d'après leur mérite.

Le portrait de Sa Sainteté Pie X, offert aux gagnants de ce concours, est le plus beau que l'on puisse voir en ce pays. C'est une très belle reproduction en couleur, qui mérite les honneurs d'un cadre. Ses dimensions sont de 16½ pouces par 20 pouces; tout le monde essaiera d'en gagner un.

Ce n'est pas compliqué.

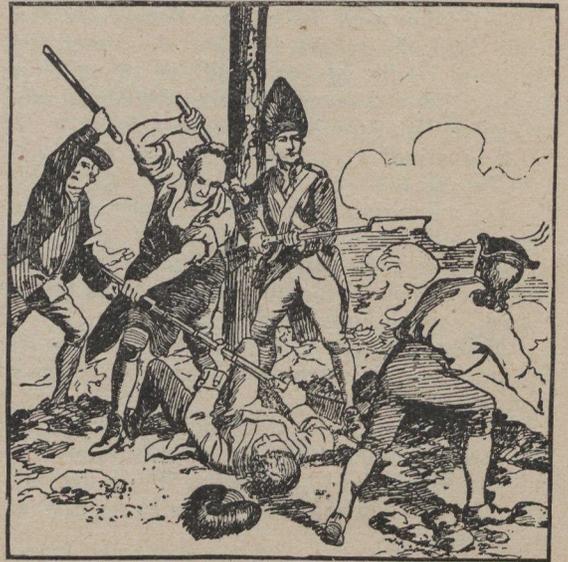
Pour tenir les cartes en main, il faut les faire chevaucher légèrement. Cela suffit pour que la personne à qui vous les montrerez n'aille pas choisir un sept ou un huit, par exemple, dans l'incertitude sur leur valeur vraie. Du reste, vous ne lui laissez pas trop de temps, promenant le jeu devant ses yeux avec vivacité, mais sans affectation.

Toutes les circonstances sont ainsi réunies pour mettre votre adversaire dans l'impossibilité, pour ainsi dire, de choisir une autre carte que celle mise en vedette.

JEU DE SOCIÉTÉ

« Petit bonhomme vit encore... » — Un des joueurs allume un petit morceau de papier et le passe à son voisin de droite en disant : « Petit bonhomme vit encore », celui-ci le repasse à son voisin, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le morceau de papier enflammé soit complètement éteint; celui qui l'a tenu le dernier et en les mains de qui le papier s'est éteint, paie un gage.

DEVINETTE HISTORIQUE



Défense du mât de la liberté, à New-York, en 1766. Trouver Wm Pitt et le gouverneur Moore.

CHARADE

Dans la caque on met mon Premier,
Puis le Deux nous montre... la corde,
Elle est grosse, je vous l'accorde.
Ce que signifie mon Entier,
Hélas! est le propre de l'homme,
De femme aussi, témoin la pomme.

PROBLEME

Un pépiniériste a planté 10 arbres de taille différente disposés en triangle rectangle. A la tête d'une rangée quelconque, il aperçoit tous les arbres qui la composent.

De combien de manières peut-il réaliser son rêve de maniaque ?

ENIGME

Je roule mes flots d'or sous le beau ciel d'Asie,
Je suis pour l'Univers la source de la vie.

METAGRAMME LATIN

Grâce au concours de PL, l'O, l'U,
Une fois que vous aurez lu,
Trouvez ce que je représente:
Blanche—Noire—Elle fut tentante
Pour Guenon au gosier goulu.

CALEMBOURS

—Quel est le comble de l'audace pour un tambour ?

—Battre... la générale.

—Quel est le comble de la cruauté d'un homme ennuyeux ?

—Bassiner son lit.

—Quel est le comble de la prévenance ?

—Apporter une paire de pantoufles à une dent qui se déchausse.

—Quel est le comble de la chance pour la femme d'un opticien ?

—Mettre au monde deux jumelles !!

SOLUTION DU PROBLEME DU No 88

Jeu de Dames. —

1er coup	34 à 29	1er coup	23 à 45
2e	— 44 à 40	2e	— 45 à 34
3e	— 33 à 29	3e	— 34 à 23
4e	— 30 à 24	4e	— 19 à 30
5e	— 25 à 34	5e	— 14 à 25
6e	— 34 à 29	6e	— 23 à 34
7e	— 39 à 30	7e	— 25 à 34
8e	— 43 à 39	8e	— 34 à 43
9e	— 49 à 7	9e	— 12 à 1
10e	— 26 à 21	10e	— 17 à 26
11e	— 37 à 31	11e	— 26 à 37
12e	— 41 à 5 et gagnent.		

Récréation en Famille

UN TOUR DE CARTES

Ce ne sont pas toujours les tours de cartes les plus compliqués qui surprennent le plus. Un détail extrêmement simple, pourvu qu'il ait échappé, dérouté l'esprit, surtout s'il n'y a eu manifestation, ni escamotage, ni prestidigitation. Si, par exemple, une personne vous montre une douzaine de cartes et se fait fort de vous dire celle que vous avez pensée, vous serez à bon droit étonné de la voir tomber juste. Cependant, rien n'est plus simple.

Disposez un certain nombre de cartes en éventail: vous comprendrez tout à l'heure celles que, sans en avoir l'air, il faut choisir, de préférence. Vous placez au milieu une qui soit facile à saisir du premier coup d'oeil, une figure par exemple. Quant à celles qui sont sur les côtés, sans paraître vouloir trop ostensiblement les masquer, vous vous arrangerez de façon à ce qu'il y ait naturellement doute sur leur valeur.

LES FORCES JAPONAISES DE TERRE ET DE MER

La situation en Extrême Orient nous paraît, à distance, tendre à s'améliorer; cependant, la question russo-japonaise est loin d'être tranchée. Malgré les loyaux efforts des deux gouvernements et malgré les conférences du vicomte Komoura avec le baron de Rosen, l'exaltation du peuple japonais, qui ne peut pas oublier l'insulte de 1895, mille incidents journaliers qui naissent en Corée ou en Mandchourie entre marins, colons ou commerçants des deux nationalités, rendent un conflit armé, sinon probable pour le moment, du moins toujours possible. Dans ce cas, le Japon est-il en mesure de se défendre contre son redoutable voisin? Un exposé rapide de ses forces de terre et de mer le montrera, à plus d'un lecteur, en meilleure posture qu'on ne pense généralement.

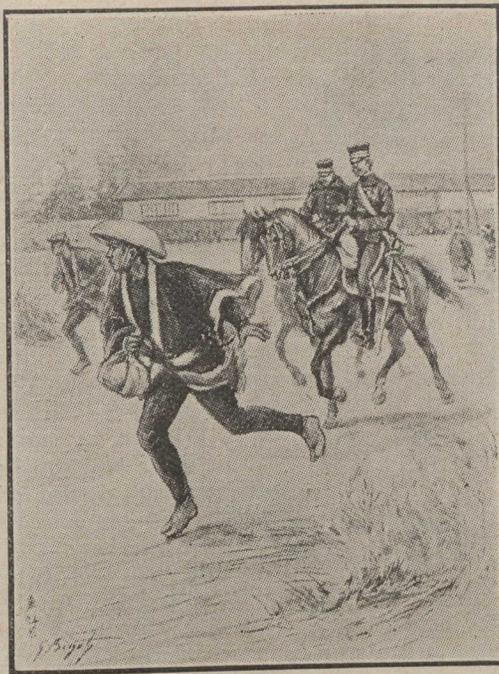
La campagne de 1894-1895 contre la Chine fut pour le Japon l'occasion d'un triomphe rapide et décisif. En deux rencontres, au Ya-lu et à Wei-hai-Wei, ses escadres coulèrent ou capturèrent tous les bateaux de guerre de la Chine; sur terre, ses armées ne connurent que le fameux "reuseu-reushô", c'est-à-dire une série de succès sans le moindre revers. Les Chinois, il est vrai, étant les moins soldats des hommes, lui facilitèrent singulièrement la victoire. Plus tard, en 1900, lors de la répression des Boxers, le rôle des Japonais fut particulièrement brillant, comme tout le monde le sait. Et ces deux faits prouveraient suffisamment que ce jeune pays possède une armée et une marine qui valent la peine d'être étudiées de près.

La première chose à noter, c'est que les Japonais, seuls en Asie, possèdent un esprit militaire, une trempe guerrière.

L'armée japonaise, qui ne comptait que 7 corps d'armée avant la guerre de 1894, en a 12 maintenant, dont les sièges sont: Tokio, Sendai, Nagoya, Osaka, Koumamoto, Hiroshima, Hiro-saki, Kanazawa, Marougamé, Kokoura, Sapporo et Foukouchiyama.

Il faut y joindre la garde impériale et la gendarmerie. Au total:

Armée active	150,000 hommes
1re et 2e réserve de l'active	190,000 "
Armée territoriale	240,000 "



Les officiers et leurs "betto" (ordonnances).

Gendarmerie	2,500	"
Milices coloniales de Yéso	1,500	"
	584,000 hommes	

Si l'armée japonaise constitue une redoutable unité, tant au point de vue du nombre que de la valeur des effectifs, sa soeur la marine ne mérite pas un moindre considération. Jusqu'en 1894, le Japon possédait à peine onze ou douze croiseurs protégés de 2,500 à 4,500 tonnes, quelques canonnières et une insignifiante flottille de torpilleurs. Ce fut suffisant pour vaincre la Chine, mais c'eût été très insuffisant pour s'attaquer à la Russie; j'ose même dire que ce fut la seule raison qui obligea les plénipotentiaires japonais à souscrire à l'évacuation des provinces conquises, imposée par les Russes et une triple occasion.

Aujourd'hui ils peuvent mettre en ligne: 8 cuirassés d'escadre, tels l'"Asahi", le "Fuji", etc., de 12,600 à 12,440 tonnes, moins le "Fuso" et le "Chinyen", de tonnage inférieur:

total 85,000 tonnes et une vitesse moyenne de 18 à 19 noeuds;

6 croiseurs cuirassés de 1re classe, construits de 1898 à 1900: "Asama", "Tokiwa", "Azuma", "Yakumo", "Izumo" et "Iwaté", jaugeant chacun de 9,000 à 10,000 tonnes et filant 22 noeuds;

1 croiseur cuirassé de 3e classe, le "Chiyoda"; 9 croiseurs protégés de 2e classe: "Yoshino", "Hashidaté", "Matsushima", "Naiwa", etc., variant de 3,710 à 4,900 tonnes et donnant, les uns 17, les autres 22 noeuds 5 de vitesse;

4 croiseurs protégés de 3e classe; 4 avisos rapides, 16 canonnières; 18 contre-torpilleurs de haute mer, donnant 31 noeuds; plus de 100 torpilleurs, et enfin, quelques transports, pontons et autres navires non classés.

L'armement de la flotte est encore plus remarquable que la flotte elle-même. Il est choisi parmi tout ce que l'Europe produit de plus parfait. Des quatre ports de guerre japonais, celui de Yohosuka — organisé par des Français — ceux de Kuré et de Sasého sont pourvus d'arsenaux très bien outillés, de chantiers de radoub et même de construction où s'achèvent actuellement plusieurs bateaux de second ordre. Les grosses unités de combat sont construites en Angleterre ou en Amérique; la France est un peu délaissée.

Les dépôts de charbon sont nombreux et bien approvisionnés de houille du Kiou-Siou et du Yéso. Les Japonais n'ont pas à craindre la disette de ce côté.

Le contingent de la flotte s'élève à 22,000 marins recrutés par conscription, par engagement volontaire ou rengagement avec primes, 5,000 officiers et plus de 3,400 officiers et mécaniciens.

De ce court résumé il ressort avec évidence que les Japonais possèdent, tant sur terre que sur mer, des forces imposantes, les plus imposantes d'Extrême-Orient, surtout si l'on considère qu'ils sont chez eux et en mesure de les augmenter vivement en cas d'urgence.

Il y a peu de choses que nous sachions bien.

* * *

Les plaisirs ne sont qu'une broderie sur un fond d'ennui.



TROUPES JAPONAISES EN MANOEUVRES.



Ce repas ne serait pas parfait, sans une bouteille de l'excellent cognac GABRIEL DU-BOIS !

POUR RIRE

—J'ai eu tort de prendre pour caissier un ancien tambour.
—Pourquoi?
—Parbleu, il doit avoir l'habitude de "taper" la caisse!

PAS EMBARRASSE !



—Maintenant que la fortune t'abandonne, que vas-tu faire?
—Des dettes.

A sa famille, qui lui demande s'il désire se marier, le jeune Gaston répond une lettre qui se termine ainsi :

—Je ne veux pas mourir célibataire, on regrette trop la vie.

* * *

—Maman, est-ce que les animaux savent leurs noms?

—Mais non,

—Oh! tant mieux, parce que ce serait bien ennuyeux pour les petits cochons.

* * *

Entre un homme d'esprit et un imbécile. Celui-ci dit :

—Pourquoi ne voulez-vous pas discuter avec moi? J'en veux la raison.

—Vous la voulez? Eh bien! la voici: Quand vous n'êtes pas de mon avis, ça m'afflige pour vous, et quand vous êtes de mon avis, ça m'inquiète pour moi!

—Comment allez-vous, mon oncle?

—Oh! je vais beaucoup mieux.

—A quoi voyez-vous cela?

—A la tête de mes héritiers.

* * *

Dans une villa de la banlieue parisienne:

—Tiens! vous n'avez donc plus votre sonnette d'alarme contre les voleurs?

—Mais non... Imaginez-vous qu'on nous l'a volée la nuit dernière!...

* * *

Une dame, très insolente, monte en tramway:

—Conducteur, s'écrie-t-elle impérieusement, vous m'arrêtez, telle rue, tel numéro.

Le conducteur, saluant avec politesse:

—A quelle étage, madame?

* * *

Dublavin est en visite. Après s'être informé de la santé de tout le monde:

—Est-ce que votre bébé marche? demande-t-il à la maîtresse de la maison.

—Oui, depuis quatre mois, répond celle-ci.

Alors, Dublavin, sur un ton triste:

—Ah! sapristi! depuis quatre mois! Il doit être joliment fatigué!

* * *

Une dame, voyant une de ses filles en danger de mort, s'écriait en fondant en larmes:

—Mon Dieu! rendez-la-moi, et prenez tous mes autres enfants.

Un homme, qui avait épousé une sœur de la moribonde, s'approcha de la mère éplorée, et, la tirant par la manche:

—Madame, les gendres en sont-ils?

* * *

Dans une auberge de Bretagne, un Anglais, qui voyage en touriste, demande un lièvre.

—Donne du lièvre! dit l'hôtelière à son mari, sans la moindre hésitation.

—Tu sais bien que nous n'en avons pas, répond celui-ci à voix basse.

La femme, sans broncher:

—Donne-lui du lapin... Un Anglais... il ne comprendra pas!

Dans un salon:

—Comment, chère amie, vous n'êtes plus en froid avec Mme de B... ?

—Non; je l'ai trouvée si enlaidie que je n'ai pas eu le courage de lui tenir rigueur!

* * *

Une jeune fille demande à son ami de deviner son âge.

—Vingt-trois ans, dit-il.

Choquée, elle lui dit:

—Je ne vous parlerai pas tant que je vivrai! Je n'aurai cet âge que dans un mois.

* * *

M. Toto n'est pas très respectueux pour ses répétiteurs. L'autre jour, interrompu dans une partie de lawn-tennis par un domestique qui annonce:

—M. le professeur d'histoire vient d'arriver...

—Ah! oui, fait-il avec une moue, mon marchand de "dates"!...

* * *

M. Grippe-sous a pris une voiture à l'heure. Après être resté une heure et quart dans une maison, il veut reprendre sa voiture et s'aperçoit que son cocher dort d'un profond sommeil.

—Pauvre homme! dit-il, comme ce serait mal de le réveiller!

Et il s'éloigne discrètement.

* * *

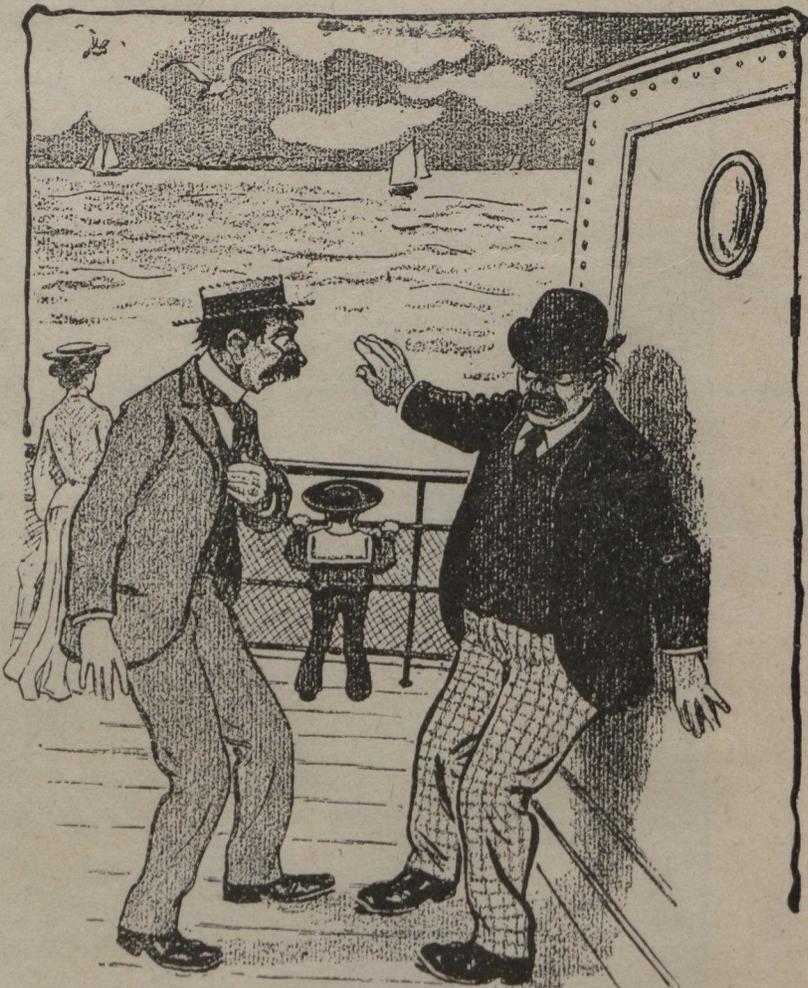
A l'audience:

Le président. — Vous avez frappé cet homme avec cruauté.

L'accusé. — Que voulez-vous? Il n'y a que les coups pour en venir à bout: c'est un idiot!

Le président, sévère. — Les idiots sont des hommes, comme vous et moi!

LA PREMIERE TRAVERSEE DES DEUX POCHARDS



DUPOIVROT. — J'te e disais bien, Pochardot, que rien que de voir tant d'eau, ça nous ferait mal au coeur !

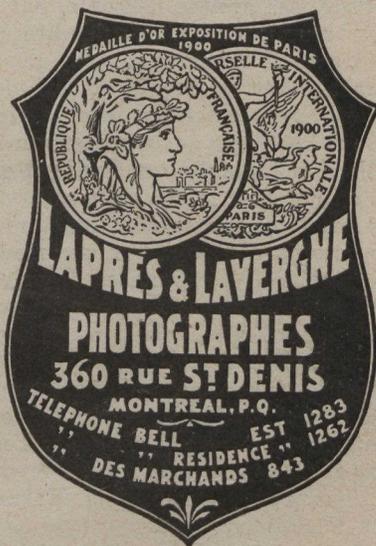


SAVON BABY'S OWN

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL

35-**-n-y



**LE REMÈDE DU DR SHOOP
CONTRE LE RHUMATISME
NE COUTE RIEN S'IL ÉCHOUE**

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années, je faisais tout partout des recherches pour trouver un spécifique pour le Rhumatisme. Je poursuivis ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me désappointa point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et tout partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du Dr Shoop contre le rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en dedans de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction que le Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le Rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. Je sais ce que mon Remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Écrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrirai la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Écrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 980, Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens. hw



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage; cela ne coûte rien. Nous vous fournissons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

**ROD. CARRIERE,
OPTICIEN**

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés:

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS!

Le petit vicomte Agénor débute dans la diplomatie par l'envoi d'une dépêche plus longue que compréhensible.

Le chef de cabinet. — Bien décousu, ce télégramme!...

Le secrétaire. — Il l'a sans doute transmis par le télégraphe sans fil...

POUR RIRE

Bizarrie de la langue: "C'est avec le "fil" de l'épée que l'on "découd" les ennemis!"

* * *

—Peux-tu me prêter \$5 jusqu'à samedi?

—Bien sûr, mon vieux! Prends \$5 des \$10 que tu me dois déjà.

* * *

—Allons, consolez-vous, madame...

—Je le veux bien, mais retrouverai-je jamais un mari comme lui...

* * *

Guibollard entre dans un magasin et demande à acheter un globe terrestre. Le marchand lui recommande spécialement une sphère qui, dit-il, est employée avec l'approbation du gouvernement dans tous les établissements de l'Etat.

—Ah! s'écrie Guibollard, ce sont donc là ces fameuses "Sphères officielles" dont on parle si souvent dans les journaux!

* * *

Dans un théâtre... cherchez lequel.

Avant de commencer la représentation, le régisseur jette un coup d'oeil dans la salle; puis, s'adressant au directeur d'un ton désespéré:

* * *

—M. Jutras, dit le curé au bedeau, vous ferez bien de faire la quête avant le sermon, ce matin.

—Oui, mais pourquoi?
—Ce serait mieux, car je vais prêcher sur l'économie.

LES ENFANTS TERRIBLES



—M'sieu, papa vient de sortir, tu vas pas pouvoir lui faire la barbe aujourd'hui...

—Mais, ma mignonne, je ne suis pas le coiffeur...

—Je sais bien que si, puisque papa dit que partout où tu vas, c'est pour raser le monde...

Entre bohèmes:

—J'irai dîner avec toi. Nous ferons nous-mêmes notre cuisine... des côtelettes pannées.

—C'est ça. Apporte les côtelettes, je fournirai la panne.

* * *

Arthur. — Oui, je crois que Julie m'aime beaucoup. C'est une chère enfant, elle a un grand coeur.

Henri. — Un coeur grand comme un tramway de Montréal, toujours de la place pour un de plus.

* * *

Bout de conversation.

—Mon cher, tu vois un homme navré: je perds mes cheveux.

—Tu y tiens donc tant que cela?
—Dame, ils me viennent de ma mère!

—Il n'y a que vingt personnes. Nous ferions peut-être mieux de leur rendre leur argent.

—Impossible, ce sont des billets de faveur.

* * *

—Savez-vous les gens qui aiment à être indisposés?

—Non.
—Les Malais, parce qu'ils adorent les Malaises.

* * *

Client (dans un restaurant). — Puis-je voir le propriétaire?

Gargon. — Regrette beaucoup, monsieur, il vient justement de sortir pour prendre son lunch.

* * *

Dublavin est entré depuis peu au service d'un vieillard valétudinaire, quinquagénaire, goutteux et maniaque, qui lui a surtout recommandé de ne jamais le contredire, quoi qu'il dise ou fasse, lorsqu'il est en proie à ses crises.

Dublavin se le tient pour dit, non content d'absoudre dans le sens de son maître, il s'efforce encore de renchérir.

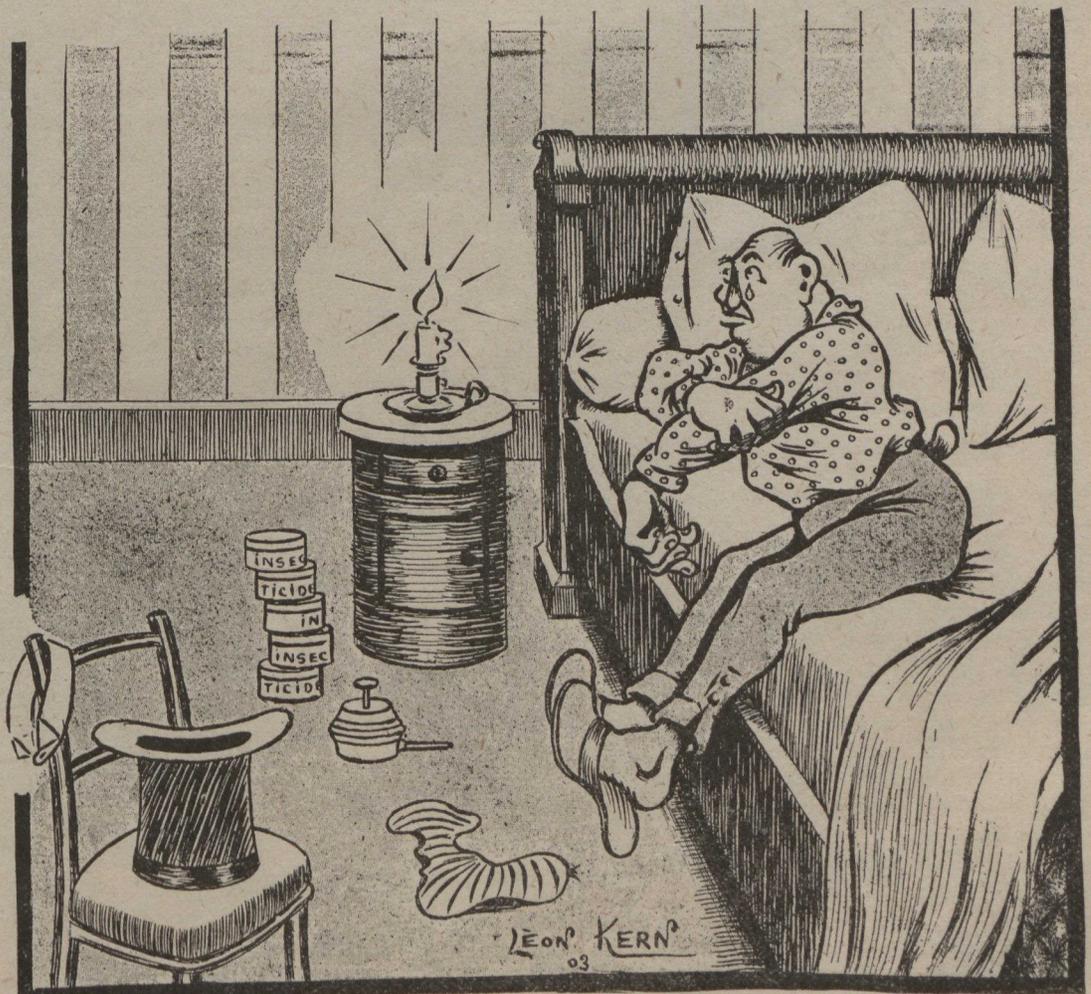
—Ah! geignait un soir le patient, à quoi bon vivre, quand on souffre ainsi?

Le fait est, dit avec conviction le zélé serviteur, qu'il vaudrait mieux pour monsieur être claqué depuis longtemps!

TOUJOURS ON Y REVIENT

Quand on a couru tous les remèdes on est bien heureux de revenir au BAUME RHUMAL, le remède le moins coûteux et le plus sûr.

EGOISME



Le monsieur fraîchement veuf. — O ma pauvre femme, comme je me rends compte maintenant de la place que tu occupais dans ma vie! De ton temps, et avec ta peau délicate, tu accaparais au moins les trois-quarts des punaises de notre lit. Maintenant que me voilà seul, c'est moi qui deviens leur unique proie.

SINGULARITES DU LANGAGE

La langue française est riche en singularités de prononciation. Par exemple, quoi de plus déconcertant pour l'étranger que le mot femme, qu'il faut prononcé fam, alors que le mot gemme doit être prononcé comme il est écrit! La matière est inépuisable.

Il me souvient, raconte un de nos confrères parisiens, à propos des étrangetés de prononciation, d'une amusante mésaventure qui survint à l'abbé Freppel. Avant d'être évêque d'Angers, il professait dans un séminaire. Pendant les repas, un élève était chargé, suivant l'usage, de faire une lecture à haute voix. Un de ces séminaristes lisait un jour cette phrase : "La piqûre du taon est très venimeuse".

—Prononcez "ta-on", lui dit brusquement l'abbé Freppel.

L'élève obéit; puis il ajouta : —Monsieur l'abbé, dois-je lire la note qui se trouve au bas de la page ?

—Certainement...

L'élève lut avec douceur : "Il faut prononcer "tan", et non "ta-hon", ainsi que le prétendent quelques ignorants."

L'abbé Freppel dut regretter amèrement son interruption.

LA PASSION DU VOYAGE

Une jeune fille à une amie :

—Oh! ma chère, que je suis contente! nous allons faire un voyage à Paris.

—Bien vrai!

—Oui, papa a été mordu par un chien enragé et nous allons à l'Institut Pasteur.

PHILOSOPHIE FEMININE



ELLE. — Un homme est comme une montre : après qu'on l'a épousé, parfois on s'aperçoit qu'il va trop vite, il s'emballé!

LUI. — Pourtant, s'il va trop lentement, il est sûr d'être sans succès auprès de vous, mesdames!

L'ESPRIT DU COLPORTEUR

Le vieux colporteur Salomon, sale et piteux d'aspect, promène, de maison en maison, sa boîte de commerce qui contient de tout : de la mercerie, de la paeterie et mille autres choses encore.

Avec la hardiesse et le calme qui lui sont coutumiers, il pénètre chez M. Bougon, un commerçant de l'endroit, juste au moment où celui-ci allait se mettre à table.

—Que voulez-vous? fait Bougon en apercevant le père Salomon et sa boîte.

—Je viens vous offrir de la belle marchandise, répond le colporteur en tendant vers son interlocuteur sa main crasseuse, qui tient une paire de bretelles.

—Quand on est sale comme vous

l'êtes, on ne s'introduit pas dans une maison propre; fichez-moi le camp tout de suite ou je vous jette dehors.

Le père Salomon remit tranquillement les bretelles dans sa boîte et en retira une paire de gants.

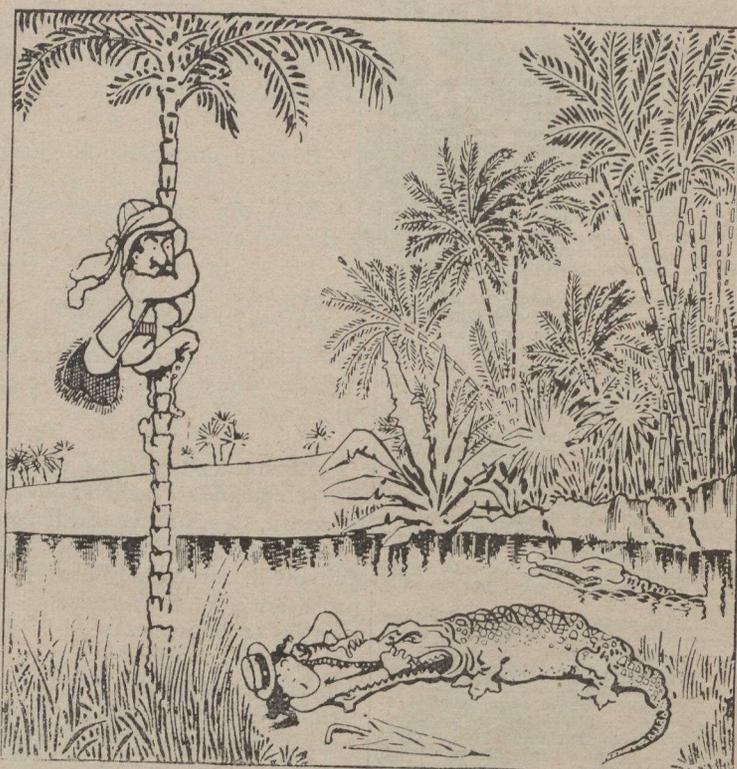
—Eh bien! fit-il, puisque vous voulez bien me flanquer vous même dehors, achetez-moi au moins une paire de gants, pour ne pas vous salir les mains.

BOIREAU CHEZ LA COMTESSE

—Je vous félicite, Monsieur Boireau, j'ai vu votre fils hier: il est charmant et fort bien élevé.

—Ça ne m'étonne pas, comtesse: je lui ai recommandé d'être toujours poli, mais surtout avec les femmes qui ne sont plus jeunes.

AU PAYS DU SOLEIL



—Elle est épatante, ma femme, elle trouve toujours moyen de se mettre à l'ombre.

EPANCHEMENTS CONJUGAUX

Lui (prêt à sortir après une discussion). — Tiens! voilà ce que tu gagneras. Je vais aller me jeter à l'eau...

Elle. — Si c'est vrai, mets au moins tes vieux habits.

ENTRE BOHEMES

—Tu n'as pas une paire de chaussettes à me prêter? Je vais en soirée.

—Des chaussettes... je n'en ai qu'une.

—Oh! ça me suffit, je ne vais que dans le demi-monde.

DELICATE ATTENTION

—Vous portez sans doute un souvenir dans ce médaillon?

—Précisément!... c'est une boucle des cheveux de mon mari!...

—Mais votre mari vit toujours?

—Oui, mais ses cheveux sont tombés.

BOB VA A L'ECOLE

Le parrain de Bob lui demande:

—Dans quelle école iras-tu à la rentrée, mon chéri?...

Et Bob, énergiquement:

—Je ne veux aller que dans celles qu'on a fermées...

MALENTENDU



La jeune mariée. — Est-ce que tu étais bien embarrassé, lorsque tu as demandé ma main?

Le jeune mari. — Ma foi, oui! je devais bien quelques milliers de dollars.